

LA PLUS



GRANDE

BRETAGNE

ANCIENNEMENT

Breiz Nevez

Cahier des migrations rurales bretonnes

EN AQUITAINE

ET AUTRES TERROIRS DE FRANCE

TRIMESTRIEL - N° 35

N° SPÉCIAL DE PAQUES

JANVIER-FÉVRIER-MARS 1952

Direction - Rédaction - Administration

F. MÉVELLEC

2, Cours Fénelon - PÉRIGUEUX
C/C Limoges 277-63

ABONNEMENT ANNUEL

Ordinaire..... 200 fr.

Soutien..... 400 fr.

QUAND LES CŒURS

se refroidissent

Quand vous allez, mes chers amis, faire votre pèlerinage en Bretagne, vous êtes tout étonnés de ne pas y trouver ce que de loin votre imagination y avait mis et vous dites : « Les choses ne sont plus à leur place, les gens ne sont plus comme autrefois. » Une sorte de malaise s'empare de vous et vous revenez presque contents vers votre nouvelle patrie.

J'ai essayé plusieurs fois, avec les uns et avec les autres d'analyser cette gêne morale qui nous prend tous là-bas et j'ai l'impression que nous ne disons pas le fond de notre pensée, nous n'osons pas aller jusqu'au bout de la phrase, sans cela nous livrerions tout de suite la vraie cause du mal et nous reconnaitrions ce qui est en vérité, c'est que les gens en Bretagne ne s'aiment plus comme dans le temps. La charité s'est refroidie dans les cœurs et c'est cela qui défigure un pays, et nous ne pouvons pas supporter et nous ne supporterons jamais que notre patrie soit laide, qu'elle nous montre sa face ratatinée, sa face froide et sèche comme celle des vieilles femmes qui ne se plaisent plus dans la vie.

Et pourquoi la charité s'est-elle refroidie dans les cœurs ?

Il n'y a pas à cela de cause spécifiquement bretonne. La charité s'est refroidie partout sur la terre, on a trop parlé d'elle et de ses contrefaçons, on ne l'a plus assez mise en pratique. Chacun pour soi, telle a été la devise que nous nous sommes laissés imposer par la guerre. Certains pays, certains terroirs n'ont pas attendu le désastre et l'occupation.

Je me rappelle comment les Bretons jugeaient la Guyenne et la Gascogne aux environs des années 1933 et 1936... « Ici, les gens ne s'aiment pas, on s'arrange par devant, mais le dos tourné, il n'y a plus que critiques, jalousie, médisances, calomnies et haine parfois. » C'était fort vrai... Mais vous-mêmes, mes amis, n'êtes-vous point tombés dans les mêmes défauts ? Ne vous souvenez-vous plus de ce que vous disaient vos voisins lors de votre arrivée : « Oh ! vous les Bretons, dans quelque temps vous ferez comme nous, allez, vous serez comme nous et vos enfants encore davantage. »

N'est-ce point ce qui est arrivé ?

C'est ce que constatait l'autre jour, devant moi, un de mes chefs de quartier qui attendait dans mon bureau l'ouverture de la réunion pour la Caisse Syndicale et la préparation de la fête du lundi de Pâques : « On arrive à ne plus se voir, ni à s'inviter

à table, à s'entendre et à s'entr'aider. Nous versons aussi dans la critique et les commérages. »

Et alors, il faut réagir. Il faut faire reflourir l'amitié. C'est pour cela qu'à travers toute la France, sous l'impulsion du Secrétariat des Aumôneries Bretonnes, commencent à s'installer les journées d'amitié entre Bretons. Un essai a été fait à Bergerac, le dimanche 6 janvier. Le résultat a dépassé les espérances. Au sortir de la séance, chacun pouvait dire : « Le feu n'est pas encore éteint dans les cœurs, il dort sous la cendre et il suffit de réveiller la flamme. »

Je m'en vais, à nouveau, recommencer pour la quatrième fois, la tournée des Pardons. Ce sera cette année en union, à distance, avec les fêtes de Tréguier, des 2 et 3 août, en l'honneur de Saint Yves et en souvenir de tous ceux qui ont quitté le pays breton. Ces fêtes seront en quelque sorte le *Bleun Brug* des émigrés. Peu, parmi vous, pourront y assister. La date n'est point favorable pour les paysans, mais d'autres que vous iront et vous représenteront. En tout cas, on parlera de tous les absents. Puisse le Congrès être le point de départ d'un courant d'amitié qui circulera entre la Bretagne-Mère et les Bretagnes de la dispersion !

Qu'il y ait pour nous au moins une terre au monde qui soit notre vraie famille, où nous ayons encore non seulement une place à table en passant, mais une place durable dans le cœur de ceux dont les racines n'ont pas bougé.

C'est avec angoisse que nous voyons se retrécir les cœurs de nos aînés restés au pays. Sont-ils devenus trop riches et donc trop fiers ? Ne nous sommes-nous donc effacés devant eux que pour que leurs enfants puissent un jour mépriser les nôtres ? Mieux vaut ne pas y penser. Si seulement, avec le cœur, l'intelligence ne se fermait pas non plus !

A entendre juger, là-bas, avec désinvolture et suffisance, le cas des émigrés, on dirait, ma parole, qu'ils en savent quelque chose et qu'ils ont goûté le pain des autres, qu'ils ont eu eux aussi à conquérir de haute lutte leur place parmi les étrangers...

Tant et si bien que nous osons à peine parler de nos affaires et exposer nos besoins. Nous sommes trop sûrs de rencontrer l'incompréhension. Il nous reste au moins la ressource de chercher à nous comprendre entre nous émigrés, à mettre plus d'amitié dans nos relations et plus de joie dans notre vie. Ce ne serait là que réaliser la loi de Celui qui plane au-dessus de toutes les Patries et qui l'a proclamée en ces termes : « Aimez-vous les uns les autres ».

F. MÉVELLEC.

Etablissements H. DELUC & C^{ie}
Concessionnaires exclusifs des :
Automobiles CITROEN

13, Ruedes Jacobins
Tél. 929 et 930 = PÉRIGUEUX

≡≡≡ Ce qui est vrai de Bergerac ≡≡≡

Ce qui a été vrai de Bergerac, ne pourrait-il l'être d'ailleurs, et ne pourrait-on voir se répéter à travers toute la colonie la réunion d'amitié qui vient de se tenir à la Poudrerie Nationale le 6 janvier ?

Oh ! ce ne fut rien de rare en apparence et ce fut fait sans bruits. Les abonnés, disons plutôt les lecteurs de LA PLUS GRANDE BRETAGNE, avaient seuls reçu convocation écrite, les autres furent touchés par ceux qui désiraient la fête, le reste par l'Aumônier venu la veille de Périgueux, ou ne le furent pas du tout.

Il s'agissait de sortir des réunions trimestrielles faites depuis bientôt trois ans par l'Abbé MEVELLEC, dans la chapelle de la Cité Garraud et du Campement des Creysse, et qui ne pouvaient rayonner au dehors... Pour cela il fallait s'entendre sur une autre formule et trouver des hommes de bonne volonté pour prendre l'initiative. Le branle vint de la ville. Il y a là de vraies familles bretonnes qui ne voient rien de mieux à faire que de porter à leurs compatriotes de la Cité nouvelle bâtie autour de la Poudrerie un peu de joie, de sympathie et de cordialité.

Elles se proposèrent d'aller faire une petite fête à la Poudrerie même, avec tous les gens désireux de passer un moment agréable, sous le signe de l'amitié bretonne. La chose fut à peine annoncée par l'Abbé MEVELLEC aux messes du matin dans les deux chapelles.

Les plus optimistes des organisateurs parlaient d'une quarantaine de présences. En fait, vers trois heures, il y avait déjà une cinquantaine de personnes dans la salle et quand l'Aumônier eut terminé sa conférence sur la Bretagne d'Armorique et la Nouvelle Bretagne d'Aquitaine, le Président pensant quelque peu à ses gâteaux et à son vin blanc, dénombrait avec angoisse quelque soixante-dix... combattants de toute taille. C'est qu'il ne voyait pas très bien la charitable personne portant les bouteilles, tellement elle se tenait en arrière, dans l'ombre, près de la porte...

A la suite d'échanges de vues qui s'installa tout naturellement après le petit voyage fait par l'orateur à travers les deux Bretagnes, chacun prit place autour des longues tables chargées de fleurs, de gâteaux, de cidre et de vin de Bergerac. Quelques dames de la ville et de la Poudrerie faisaient le service.

Mais déguster n'est pas tout pour les Bretons, il faut aussi quelque chose pour le cœur. On commença par le chant collectif « O Bretagne, O Ma Mère », puis le Dr CLASSE dévia sur du Borel, et bientôt vint l'heure de la vraie chanson du terroir, celle que scande un air de gavotte ; « Le Sergent Major » remonta de lui-même jusqu'aux lèvres des anciens avec les airs de danse du pays de la montagne.

Alors se mit à régner l'atmosphère des adieux de conscrits en... partance et celle de la fête de battage, fest ar peurzorn, comme on dit en Cornouaille. C'est le climat où se détendent bien les gars de Bretagne. A ce moment, le Docteur, revenu vers son printemps, entonna le chant des étudiants de la Navale, à l'époque héroïque où Recouvrance pouvait se mesurer avec Tombouctou... Mais vers la fin c'était encore le chant collectif qui était le bienvenu et c'est ainsi que nous entendîmes Kousk Breiz Izel et le Bro Goz Ma Zadou.

Deux bonnes heures s'étaient passées, soixante-dix Bretons s'étaient vus de plus près. Les esprits s'étaient détendus, les cœurs s'étaient dilatés. Et la démonstration était faite que le bonheur peut être encore donné aux uns et aux autres par des hommes de même sang, de même pays, de même tradition, sans qu'il en coûte d'autre peine que celle de se tendre la main.

A quand la suite ?

En dehors de l'Aquitaine

Toutes les migrations rurales ne se font pas vers l'Aquitaine, et toute l'activité des missionnaires bretons ne se déploie pas entre Auch et Limoges.

Qu'il soit donc permis à l'Aumônier du Sud-Ouest de céder la place un instant au Directeur de La Plus Grande Bretagne et au Secrétaire Général des Aumôneries Bretonnes en France. Ce sont là deux têtes sous le même bonnet.

A la dernière session des Aumôniers à Paris, en octobre, affectée plutôt aux problèmes des émigrés terriens, l'idée des Aumôneries auxiliaires avait pris corps. Après la période d'étude, le vent était à l'action. Les uns et les autres visaient à réaliser quelque chose dans le double secteur des fidèles et des prêtres...

Dreux, le 28 octobre, avait eu sa réunion d'amitié ; cela avait établi le contact entre Bretons. L'Yonne avait prospecté la région de Sens et se préparait à une réunion plus grande que les autres pour mars.

EVREUX

Mais le contact entre prêtres bretons si nombreux dans les diocèses où avait germé l'idée d'une aumônerie auxiliaire ne s'était pas encore établi. Ce fut Evreux qui donna le branle le 22 février... Sous l'influx du R. P. GUERVENNOU, l'aumônier de Haute-Normandie, et à l'instigation de son délégué dans l'Eure, l'Abbé LE DEUN, curé de Lacroix-Saint-Leufroy, une douzaine de prêtres se réunissaient au Grand Séminaire. Mgr FEUNTEUN, Vicaire Général, présida la réunion, que vint clôturer Son Excellence Mgr GAUDRON.

Le grand travail fut de créer l'équipe des prêtres responsables, de distribuer le travail auprès des émigrés et d'articuler le mouvement autour de M. LE DEUN.

Une journée d'essai pour l'amitié bretonne fut décidée dans le secteur Sud, à Damville, le dimanche 23 mars, avec la participation de l'Abbé MEVELLEC, Secrétaire des Aumôneries. Cette journée a connu un plein succès, mais sans ce dernier, retenu à Paris, à la dernière heure, pour parler à la radio aux Bretons du Canada.

YONNE

Les 16 et 17 mars, le diocèse de Sens a connu la première réunion officielle d'amitié bretonne. Le 16 mars, à Subigny, une des dessertes de l'Aumônier, M. l'Abbé JAOUEN, curé d'Egrizelles-le-Bocage. C'est la formule habituelle : messe, repas en commun, assemblée générale... Cinquante familles avaient été convoquées.

Le lendemain, au presbytère d'Egrizelles, les prêtres bretons de l'Yonne ont été reçus par leur confrère pour le contact sacerdotal et la création de l'équipe. Vint aussi un délégué de l'Aube et de la Seine-et-Marne. L'Abbé MEVELLEC présida les réunions.

BEAUVAIS

Le 24 mars, l'Abbé Ch. KERIEL, Vicaire à la Cathédrale, chargé par l'Evêché de l'Aumônerie rurale, a convoqué ses cinquante et quelques confrères bretons du diocèse pour une réunion au Grand Séminaire, sous la présidence de Mgr BELLANGER, Vicaire Général, Directeur des Œuvres. Il y a eu repas en commun. L'Abbé MEVELLEC a conduit les débats.

CHARTRES

Le lendemain, 25 mars, à Chartres, M. le Chaonine ANDRE, Secrétaire particulier de Mgr HARSCOUE, a invité ses 53 confrères au Grand Séminaire pour le repas et l'échange de vues. C'est Son Excellence elle-même, qui est du diocèse de Saint-Brieuc, qui a présidé la séance.

Ce jour-là, l'Abbé MEVELLEC a encore conduit les débats.

PARIS

PARIS (les 19 et 20 mars)

Les réunions précitées avaient été des journées diocésaines. La session de Paris aura été une journée nationale. Les quinze aumôniers titulaires ou auxiliaires y furent convoqués le 19 pour des séances d'études autour du problème de l'émigration dans son ensemble.

La question de la participation des Aumôneries au Bleun-Brug de Tréguier était à l'ordre du jour. Elle fut traitée devant M. l'Abbé J.-P. NEDELEC, Secrétaire de l'Evêché de Quimper et Délégué du Comité Directeur du Bleun-Brug. La séance du 20 au matin aura été consacrée à cette importante question.

BONS MOTS

Q. — Qu'est-ce que la Mort ?

R. — Un manque de savoir-vivre !

Ceci n'est pas de l'histoire ancienne

Vous ne faites donc plus de grandes tournées, comme dans le vieux temps ? — me dit un jour un de mes bons amis d'entre Dordogne et Garonne — On voit que c'est l'hiver.

— Hélas ! paour, j'en fais l'été, j'en fais l'hiver, j'en fais l'automne, j'en fais le printemps, j'en fais tout le temps.

— Il nous faut le raconter, c'est cela qui plaît le plus.

— Et en quoi cela vous amuse-t-il que je me sois gelé en décembre, à terminer la vallée de l'Isle, entre Neuvic et Montpon, que je me sois plus gelé encore dans le même mois entre Saint-Alvère et Le Bugue, qu'en janvier je n'ai pas eu plus chaud à vouloir suivre la vallée du Manoir jusqu'au delà de Thenon, sur la route de Brive-la-Gaillarde ?

— Ah ! mais ce sont de petites tournées cela... C'est d'un voyage au long cours que je veux parler... un voyage sur deux ou trois départements, avec des péripéties et des histoires de temps en temps, gaies ou tristes, mais des histoires vraies, qui sont de ce siècle et ne nous sortent pas de la Colonie.

Et voilà, mes bons amis, comment j'ai été amené à vous décrire mon dernier voyage au long cours, celui de février :

I. — CAP SUR BORDEAUX

Nous sommes la veille du 10 février. L'hiver est fini pour moi. J'ai déjà fait apposer dans quelques magasins de Périgueux, là où les gens ont des têtes de chrétien ou des têtes de breton, des affiches qui montrent un grand navire et qui rappellent aux uns et aux autres, que le lendemain c'est la fête à Bordeaux, la fête des Terre-Neuvas.

Il me faut bien y aller, puisque, d'après les gazettes, je dois dire la messe du Pardon. Mais puis-je me mettre en route sans porter quelques soucis dans mon sac. Puis-je oublier qu'il y a toujours des nouveaux qui viennent de sortir du train, des vieux qui ont bougé et d'autres qui ne répondent plus à l'appel ?

Sous l'empire de ces préoccupations, je tombe à Sourzac, au village de Rozelou.

— Et notre Jean S... ?

— Marié de mardi à Guiclan. Il aurait dû être là hier, mais il s'est retardé et vous êtes arrivé trop tôt.

— Mais enfin, il vient, il n'a pas capitulé.

— Non, non. Le contrat est fait. Nous sommes là pour le recevoir et le mettre au courant. Notre voisin de (Ploudaniel) nous aidera. Nous avons prévenu M. le Curé. Cela lui fera un homme de plus à la messe.

— Et une femme aussi je l'espère, si elle tient de famille.

La belle-sœur de Jean S... rit.

Je ne suis pas depuis cinq minutes dans la maison qu'arrivent déjà les voisins de Ploudaniel : père, mère, la fille aînée et la toute-dernière. Le téléphone a vite marché.

— Vous casserez bien la croûte, aotrou person ?

— Pas le temps. Cassez-la entre-vous en mon honneur.

— Pas même une tasse de café ?

— Non, deux la prochaine fois.

— Han, que c'est drôle !

Mais je sais que Jean S..., de Guiclan, et sa jeune femme, de Guiclan également, seront bien reçus au village de Rozelou. Ils trouveront conseils, appui et réconfort. Cela me suffit.

J'arrive à Montpon, entre Bordeaux et Périgueux... Je cherche et je trouve cette famille si fidèle au Pardon du lundi de Pâques.

— Vous êtes allé chez ma mère au moins ?

— J'ai hésité à Saint-Martial-d'Artenset, j'ai cru qu'elle était allée, après son déménagement, se loger dans les terres.

— Vous avez passé à trois cents mètres de la maison. Elle est sur la rivière. Ma sœur, d'ailleurs, est en ville; elle parle d'aller demain aux Terre-Neuvas, à Bordeaux. Patientez jusqu'à ce qu'elle repasse.

Et devant un bon feu nous parlons des deuils récents, de la mort du père, de la mort du neveu. Il a fallu quitter la ferme. La jeune sœur a pris un emploi à l'hôpital psychiatrique voisin. On parle aussi du pays, entre Rosporden et Quimperlé, et de ses transformations. On discute religion et même politique. *La Croix de Paris* (quotidienne) est sur la table, on fait appel à son autorité et en attendant que revienne la jeune sœur de son tour en ville, et le fils Jean (qui est enfant de chœur) en ce moment à l'école, et le mari au travail, on casse la croûte pour combattre le froid plus que la faim.

Enfin tout le monde est là et on se dit *Kénavo*, qui à Bordeaux pour le lendemain, qui à Périgueux, pour le lundi de Pâques.

A Saint-Méard-de-Guizières, en Gironde, stop...

Monsieur le Curé est au presbytère; il me reconnaît.

— Ah ! c'est vous l'Aumônier. Vous venez pour vos Bretons de Fieux ? Il y a un petit garçon d'arrivé chez l'un, mais celui-là vous ne le trouverez plus à la même place. Je crois que chez l'autre aussi, les jeunes sont allés plus loin. Je ne les vois plus à la messe, mais je vous prévient, ces Bretons sont tous des vrais.

Muni de toutes les indications topographiques, je fonce sur Fieux et le château de X... sans trop me tromper.

Je trouve en effet chez le jeune ménage une petite Annik au berceau, née le 10 septembre et baptisée trois jours après par procuration, comme cela se fait près de Fougères, à Poilley.

— Oui, nous avons changé de place; ce n'était pas ce qu'on attendait. Ici, cela va mieux, nous sommes métayers. La terre est en friche, elle a été maltraitée, il faut voir. Mais on nous encourage et nous avons espoir. Et tout de suite nous parlons de leurs connaissances de Montours et Coglès déjà rendues en Sud-Ouest. On me fait écrire les noms sur une feuille. Dans le feu de la conversation je l'enfouis au fond de ma poche où je la retrouverai huit jours après.

Mais nous voilà déjà partis vers l'autre famille à travers les bois. Nous trouvons un patriarche, lui de Toury, elle de Rannée. Les grands enfants sont là : trois beaux gars et une fille mariée, celle qui, justement avec le genre, est allée prendre métairie dans la commune voisine de Saint-Sauveur-Puynormand et qu'on ne voit plus de ce fait à la messe à Fieux. On est très occupé d'un cochon qu'on détaille à la mode de la Guerche, sur un instrument qui vient de Rannée. Cela n'empêche pas les langues d'aller bon train. Nous sommes en plein pays de connaissance.

Evidemment, depuis le temps que je fréquente « Les Rennais », j'ai appris beaucoup de choses et retenu bien des physionomies. C'est tout de même le chanoine X..., de la Chauminette, en Rannée, qui fait le plus les frais de la conversation. S'il savait, le digne homme, tout le bien qu'on a dit de lui en cette circonstance et combien, au temps de sa belle jeunesse !...

En une heure j'ai fait le tour de la situation, des granges, des étables et du troupeau (18 bêtes seulement pour 43 hectares de bonne terre) ; c'est une pitié murmure le vieux chef, et cette vigne qui m'empoisonne, mais je la donne à moitié. On me conduit ensuite à la maison de maître toute proche.

— Magnifique famille, me glisse la demoiselle à l'oreille. M. le Curé est content. Ils font à eux seuls, la moitié de son auditoire le dimanche !

— Et dans trois ans, lui lis-je, vous aurez trente têtes de bétail dans vos étables.

— Je commence à le croire. Ceux qui ont passé ici avant ne s'intéressaient qu'à la vigne, comme tout bon Bordelais.

Le pilote me ramène à son château où nous allons saluer la Dame. — Gentil ménage que vos Bretons, me dit-elle. Ils doivent réussir, ce sont des travailleurs et des pratiquants. M. X..., le secrétaire d'accueil, les suit très bien. Pourvu qu'à l'école des gens du pays, ils n'apprennent pas trop vite à s'arranger !

Et je repars sur Libourne. J'ai à trouver une famille finistérienne à Saint-Denis-des-Piles, au grand village du Goizet. La sœur de M. le Curé de Saint-Méard m'a donné toute indication car elle est du coin. J'arrive donc sans erreur aucune sur le point stratégique.

— Les Bretons du Goizet ? Eh pauvre ! Ils s'en sont déjà retournés chez eux.

Ainsi me parle la première bonne femme rencontrée au seuil du hameau.

— Où ça ?

— Dans le Finistère.

Elle a dit vrai. C'est une famille du Léon que j'avais vue en 1948, avant le départ dans son village même, avec le Vicaire de la paroisse. J'avais promis de leur faire visite, comme ils avaient promis de m'écrire. Et le temps avait coulé et le stage était déjà fini. Sans doute, ont-ils pris la suite dans la ferme paternelle et après leur campagne d'Aquitaine sont-ils heureux au pays qu'ils doivent aimer comme les malades aiment la santé que le Seigneur leur a rendue.

Et me voilà de nouveau en route vers Libourne. Je constate en traversant le grand pont que la Dordogne n'a guère quitté son lit. Ce n'est pas comme cette Garonne qui a fait des siennes et que je vais retrouver après les fêtes de Bordeaux, Dieu sait dans quel état !

Cette terrible inondation, dont j'essaie à distance d'imaginer les ravages, me travaille l'esprit pendant tout le Pardon des Terre-Neuvas. Je prévois qu'une quarantaine de familles de ma Colonie ont dû se trouver dans l'eau, du pont de Couthures à Valence-d'Agen, et quand j'écoute Mgr RICHAUD parler des mouvements de la mer, que je défile devant les morutiers des bassins à flots, quand je vois sur la scène du grand théâtre l'inondation de Ker Is, je pense à toute autre chose...

J'ai tout de même suivi la fête et voici les quelques réflexions qu'elle m'a suggérées et qui pourront peut-être faire le profit de quelques-uns d'entre vous.

II. — A DIEU VAT, OU LES TERRE-NEUVAS...

Il n'y a plus de voiliers, mais il y a toujours des pêcheurs qui vont à Terre-Neuve. Les morutiers ont changé d'allure, le travail se fait dans d'autres conditions, mais les poissons et les hommes qui leur font face sont les mêmes...

L'Eglise aussi n'a pas changé. Elle réserve aux pêcheurs d'aujourd'hui les mêmes bénédictions qu'aux pêcheurs d'autrefois. D'où le maintien des Pardons des Terre-Neuvas à Saint-Malo et à Fécamp. De ceux-là, le nouveau Pardon de Bordeaux n'est à première vue que le reflet, et pourtant lui aussi s'installe comme une tradition. Il s'intègre manifestement dans la vie du grand port, il s'élève à la hauteur d'un événement de la vie bordelaise... Selon la parole du Député-Maire, le Général CHABAN-DEL-MAS, le mois de février, dans la capitale de la Guyenne, se place sous le signe de la morue et il faut qu'à cette occasion les pays environnants et la France toute entière tournent les yeux vers Bordeaux. Cela viendra peut-être un jour...

En attendant, favorisée par un beau soleil, la journée a pris ses dimensions définitives. La décrire serait quelque peu répéter la compte rendu de l'an dernier.

Il y a cependant eu des innovations...

La veille au soir, 9 février, dans le quartier populaire de Bacalan, où est le port morutier, un Comité, constitué sous la présidence de M. DELOBEL, avait tenu à recevoir, par un vin d'honneur, les hautes personnalités de la ville intéressées au succès de la fête du lendemain.

Cela se passait dans une longue baraque, sorte de salle de fête improvisée. Les musiciens, en veste blanche, étaient déjà sur l'estrade. Quand le Maire, l'Archevêque et le Président eurent parlé, quand le vin fut bu et les personnalités rendues un peu plus loin, sur la place encombrée de forains, il nous sembla que l'orchestre attaqua autre chose que des gavottes, et Mgr RICHAUD ne put s'empêcher d'exprimer en riant le fond de sa pensée : « On dira sans doute que ce soir, l'Archevêque de Bordeaux a

ouvert le bal... pour les Terre-Neuvas ». Il avait certainement mis en liesse un faubourg populaire qui ne passe pas pour être fanatique de religion, qui n'avait peut-être jamais vu un prince de l'Eglise, et qui se transporta en foule le lendemain après-midi sur les quais du bassin pour écouter l'homélie de Son Excellence venue bénir le port et les bateaux.

Voilà pour la fête foraine.

Le dimanche 10 février, à la messe de 11 heures, en l'église Saint-Louis, l'Eglise de la Marine, on s'écrasait pour trouver place, on ne pouvait entrer que sur carte. Son Excellence Mgr RICAUD président en *cappu magna*. C'est lui qui prononça l'allocution, véritable poème sacré sur la mer, au cours duquel l'orateur cessait parfois de clamer son chant sur les abîmes pour revenir aux humbles sollicitudes de ceux qui doivent labourer l'Océan pour le pain de chaque jour.

Le chant de la messe, une messe basse célébrée par l'Aumônier des Bretons d'Aquitaine, était assuré par les petits chanteurs de la Manécantierie des Frères Antoniens, la plus belle chorale de Bordeaux. Elle se fit particulièrement remarquer dans la prière des Terre-Neuvas.

Tout le haut de la nef, comme l'an dernier, était réservé aux délégations et aux personnalités officielles. La Mairie, la Préfecture, la Marine, l'Armée, le Syndicat d'Initiative, les Armateurs, le haut commerce de Bordeaux étaient là, largement représentés à côté des dirigeants de l'Armor et de ses membres. Plusieurs de ceux-ci étaient en costume et passèrent dans les rangs pour la quête au profit de l'Œuvre des Pêris en Mer.

Il n'y aurait pas lieu de faire mention du banquet officiel, présidé par l'Archevêque lui-même, à l'Hôtel de Bordeaux, s'il ne contribuait, par son cadre, sa tenue et le choix des invités, à mettre en évidence le style et l'allure de cette journée des Terre-Neuvas marquée tout au long au coin d'un certain faste. La délégation bretonne aurait pu paraître quelque peu noyée au milieu de toute cette élite bordelaise, pour quelqu'un qui n'aurait pas su que c'était elle la cheville ouvrière de la fête en toutes ces manifestations.

Après l'aubade donnée par les musiciens de « L'Eglantine », sous les fenêtres du Bordeaux, en l'honneur des « Officiels », le défilé se forma devant le Théâtre pour s'ébranler dans la direction des bassins à flot où neuf morutiers attendaient la bénédiction de Son Excellence.

Cette fois, le soleil aidant, on pouvait parler de la foule des grands jours. La ville s'était mise en frais. Elle avait fait dresser une estrade pour la musique municipale et un podium couvert pour les petits chanteurs Antoniens. C'est de là que parla Mgr Richaud, face aux navires rangés le long des quais, navires pavés et pris d'assaut par des grappes humaines juchées jusqu'au haut des vergues...

Les matelots étaient pour la plupart dans leurs lointaines familles, jouissant de leurs derniers jours à terre avant le grand départ. Mais c'est à eux que s'adressa l'Archevêque, et à travers eux, à tous les travailleurs de la mer risquant leur vie sur tous les océans, pour que le pays mange à sa faim. Il eut un souvenir particulier pour les pêcheurs bretons.

Deux vedettes sillonnèrent alors le bassin, l'une portant l'Archevêque, ses acolytes et les personnalités officielles, l'autre portant le drapeau et les membres costumés de l'Armor et quelques prêtres autour de l'Aumônier des Bretons. Pendant que Son Excellence bénissait, les bateaux tiraient la sirène, les petits chanteurs modulaient le cantique des Terre-Neuvas et la musique municipale accompagnait de quelques airs lents et mélancoliques... C'était la minute émouvante de la cérémonie. C'était ce que venait chercher

LÉGENDE DE LA VILLE D'IS Episode du Banquet



Le jeune artiste B. IOCCA pour décorer les salles de l'Hôtel d'Angleterre à Saint-Brieux a fait appel à cette prestigieuse légende celtique où des scènes truculentes alternent avec des épisodes tragiques où de tendres duos succèdent à de diaboliques intrigues

Gralon et sa fille



la foule bordelaise... Le reste est du domaine du reportage inhérent à toute fête.

A cinq heures et demi, la délégation bretonne eut, comme l'an dernier, son heure bien à elle, au Palais des « Rohan », devenu l'Hôtel de Ville, à quelques mètres de la Cathédrale. C'est là que le Maire, l'un des grands artisans de la victoire, la présenta à Son Excellence Monseigneur l'Archevêque, au cours d'un toast plein d'esprit et d'à-propos, auquel répondit le Président de l'Armor, M. HUMBERT, avec non moins d'humour et de bonhomie.

Un barde de l'assistance ayant fait remarquer que les Bretons étaient reçus dans une maison bâtie par un Breton :

« Je ne l'ignore point », répliqua le Général Chaban-Delmas. « Les de Rohan sont de Bretagne, je le sais, aussi serez vous toujours comme chez vous ici, surtout pour votre Pardon. »

Après le vin d'honneur, restait le théâtre. Cette journée ne pouvait avoir comme finale qu'une séance de gala...

La mer avait été trop bien magnifiée dès le matin par les lèvres des orateurs, pour être absente le soir du spectacle réservé aux yeux, aux oreilles et à l'imagination. « La Légende du Roi d'Is », cette grande œuvre de Lalo, était appelée tout naturellement sur la scène par les circonstances mêmes et l'esprit de la fête.

Elle fut rendue d'une manière magistrale. Bordeaux s'est toujours glorifié d'avoir le plus beau Théâtre de France. Sa scène à l'heure d'aujourd'hui, est certainement l'une des plus belles du monde. En tout cas les connaisseurs ont beaucoup fait état, au cours de cette séance, de la manière dont l'orchestre exécuta le Prélude et dont les principaux acteurs interprétèrent leur rôle. Il n'y eut jusqu'au « speaker » qui ne tira parti du déchainement des flots sur la ville d'Is, pour annoncer, à l'entr'acte, en termes appropriés, la quête pour les Péris en Mer.

Certains observateurs se sont encore étonnés cette année, de constater la disproportion entre les forces que représente la modeste Société L'ARMOR et l'étendue des résultats acquis en ce deuxième Pardon des Terre-Neuvas. « Est-ce une fête bretonne, ou n'en est-ce point ? » ont demandé d'autres. Peut-être faudrait-il poser cette question et demander le secret de la réussite aux quatre dirigeants de L'ARMOR qui, pendant les quinze jours d'avant la fête, ont à peine trouvé le temps de manger, de boire et de dormir, mais pas en tout cas de s'occuper de leurs affaires... Un levier, si petit soit-il, appliqué au bon endroit, peut soulever un grand bloc de pierre. Une poignée d'hommes bien décidés, bien appuyés, peut remuer toute une ville comme Bordeaux.



GARAGE
R. BONNEFOND
Concessionnaire Exclusif
SIMCA



PIÈCES de RECHANGE d'origine — RÉPARATIONS

26, Cours Fénélon
PÉRIGUEUX T. 6.58

La preuve vient de nous en être administrée pour la seconde fois en deux ans à l'occasion du Pardon des Terre-Neuvas.

« EH BIEN, MOI, JE SUIS QUELQU'UN »

Le Maire de Bordeaux est un homme très sportif, très populaire et très éloquent, mais il a un peu trouvé son maître, l'autre jour, au Pardon des Terre-Neuvas. Non, c'était plutôt la veille au soir, à ce vin blanc servi, vous la savez, dans cette salle où l'on dansa ensuite.

Les discours finis, un brave docker breton voulut prendre la parole. Le Maire constatant qu'il y voyait double déjà, voulut l'en dissuader.

— Et qui es tu, lui dit l'autre pour m'empêcher ainsi de dire ce que j'ai à dire ?

— C'est moi le Maire, tu le sais bien.

— Ah ! répliqua le Breton... Eh bien moi, je suis... quelqu'un...

III. — VERS LES NOUVEAUX

Le lendemain matin, je m'adressais à des gens que je pouvais soupçonner d'en savoir plus long que les autres, comme les agents de ville et les porteurs de journaux, et je leur demandais des nouvelles de la Garonne...

— Evitez Langon et La Réole, me dirent-ils. On ne sait jamais, allez par les terres.

Comme j'avais Targon et la vallée du Dropt au bout de mon fusil, la chose était facile.

La première grande tournée de l'année est ordinairement pour les nouveaux, et des nouveaux il y en a toujours, même en Gironde.

Une famille venait de se signaler à mon attention aux environs de Sauveterre. Je la mis sur ma route. A force de la demander aux uns et aux autres, je finis par la trouver à Targon, dans un château dont nul ne semblait connaître le nom, mais tout le monde le propriétaire. Comme je me tournais et me retournais dans l'allée, ne sachant vers laquelle des habitations diriger mes pas, une jeune dame sortit de la maison des maîtres et vint me demander poliment si je n'étais pas l'Aumônier des Bretons.

— Vous avez donc reçu mon journal ? » dis-je un peu surpris.

— Non, nous n'avons rien reçu, mais je devine.

J'en conclus, à part moi, qu'un aumônier des Bretons, cela devait avoir une tête à se faire repérer. Quant à elle, son joli accent de Scaer, m'avait déjà révélé qui elle était. J'eus envie de lui dire, en regardant le château :

— Madame, vous avez une bien jolie demeure.

Mais déjà elle m'avait devancé.

— Oh ! ce n'est pas à nous, nous ne sommes ici qu'en stage. Mon mari est dans la vigne avec le gérant, et moi je prête la main au château.

— Bon, terminez votre ouvrage, madame, je vais à la vigne et vous ramène votre mari.

Les vigneron taillaient. Le Breton, encore novice, sortait les sarments derrière le jeune patron qui, sans doute, lui faisait voir. Lui aussi me reconnut.

Tous les deux me reconduisirent jusqu'à la ferme, en parlant de nos connaissances communes. Le gérant avait dans ses relations des prêtres du Périgord.

Au cours de la conversation, la traditionnelle comparaison se glissa entre la Guyenne et la Bretagne, surtout le Finistère. « Ici, nous avons décalé, là-bas vous êtes allés de l'avant. » J'ai devant moi un domaine en friches.

Quand nous fûmes seuls dans la vieille maison affectée aux stagiaires, la conclusion fut vite tirée...

Où est Scaer, Guiscriff et Leuhan ? Où est la pauvre Bretagne ? Et qui sont les évolués ?... Seigneur Dieu !

Ah ! Pierre L'Ermite, vous faites de beaux articles dans la Croix de Paris, vous brossez de jolis tableaux pour vos lecteurs du dimanche... si j'avais votre plume et votre pinceau, vos cheveux blancs et votre droit de tout dire, je ferais un roman vécu ou un essai de philosophie comparée avec « chaque cas de nouveaux » que je rencontre au cours de mes pérégrinations, parce que tout le drame du heurt des races et des civilisations s'y retrouve avec ses nuances variées à l'infini.

J'écoutais, amusé, attendri, une larme à l'œil, un sourire au coin des lèvres, une petite souffrance au cœur...

— Mais, madame, lorsque vous aurez terminé le cycle, sans risques ni pertes matérielles, quand vous aurez vu à Pâques naître les fleurs et entendu chanter les oiseaux, quand le beau soleil aura éclairé tout cela et embelli toute chose, quand riche d'une expérience sans danger et à peine cruelle vous rentrerez au pays, que direz-vous ?

— Je dirai certainement que papa et maman ont été sages et qu'ils nous ont payé un voyage de noces instructif.

— Et si, par hasard, vous restez, madame, pour placer vos capitaux ?

— Et bien, nous saurons comment les placer, mais ce n'est pas encore fait.

— Si cela ce fait, cela aura bien valu quelques larmes... Au bout de ce moule où jeunes encore vous êtes coulés, vous et votre mari, après cet apprentissage qui ne vous coûtera rien, qu'une contrainte passagère, après ce corset qu'on vous aura fait porter malgré vous pendant un an, pensez à toute l'élévation morale que vous vous serez donnée. Ce dressage volontaire vous rendra supérieure à toutes vos compagnes de pension, à toutes vos amies des sessions rurales. Où que vous soyez cet acquit vous restera. Ce sera votre grande richesse.

— Vous parlez bien Monsieur l'Aumônier, mais... il est vrai que M. X... le Secrétaire du Syndicat d'accueil nous a un peu dit la même chose. En attendant c'est dur...

— Oui, tout stage est dur. Le granit breton ne se scie pas comme la pierre calcaire de Bordeaux et de Périgueux, cela se taille et se martèle à coups de ciseaux de fer... Il faut venir en Aquitaine pour l'apprendre. Il faut aller chez les autres pour s'en rendre compte.

Au beau milieu de la conversation se présente le facteur, porteur de La Plus Grande Bretagne.

— Elle aura mis du temps, dis-je, pour arriver, au moins quatre jours.

— Elle est tout de même la bienvenue.

Voici l'abonnement et voilà pour une messe. Nous avons besoin de prières en ce moment.

J'ai l'impression en partant d'avoir laissé un peu de lumière.

J'ai vu beaucoup de débutants en Sud-Ouest. Leur courage me frappe toujours surtout quand ils commencent au bas de l'échelle. Et je trouve que ce jeune paysan de Guiscriff, faisant ce qu'il sait faire derrière les

PROBLEME

Un motocycliste fait le tour d'un carré. Il n'a aucune panne, ne ralentit pas et ne s'arrête pas. Il met 80 minutes pour parcourir le premier côté, 80 minutes pour le deuxième et autant pour le troisième, et il met 1 h. 20 pour parcourir le quatrième.

Comment expliquer cela ?

vieux vigneron bordelais pour apprendre d'eux ce qu'il ne peut encore savoir, tout comme sa jeune femme prenant le tablier pour aider au ménage d'une vieille maison bourgeoise qui n'a peut-être pas le confort de nos maisons rurales Cornouaillaises modernes, nous donnent une belle leçon de vaillance et de sagesse...

C'est à cela que je pense en cherchant autour de Monséjour le Secrétaire du Syndicat d'accueil en Gironde, un émigré de l'Anjou, qui est souvent comme moi sur les routes et qui, en ce moment, me dit-on, emménage près de La Réole pour être plus au centre des opérations. N'ayant trouvé que sa maison vide, je m'en vais chercher un autre guide à Taillecevet, dans la commune voisine. Il s'agit de François Bernard, venu d'Elliant en 1948.

Je le trouve avec son stagiaire morbihannais en train de préparer un arbre abattu. Le temps d'avaler un morceau et nous voilà partis voir quelques nouveaux de la région. Nous avons vite fait de saluer une Elliantaise récemment mariée, M^{me} Manac'h-Cadic, puis un jeune ménage de Rosporden, les Toupin, qui ont pris ferme à Saint-Vivien, après un autre Breton de Guiscriff.

De là, par Monséjour, nous revenons sur Cours et Dieulivol, où nous trouvons, au berceau, le petit Gérard Daoudal. C'est la grand-mère qui nous reçoit au seuil de la porte. Elle est venue de Beuzec-Conn pour l'événement et elle est d'abord très étonnée d'être interpellée en breton, si loin de son pays.

— *Kemend se, paour !* fait-elle, osant à peine y croire.

On s'explique et la jeune maman arrive avec le petit. Rosporden, Elliant et Coray, c'est au fond, à peu près la même chose quand, du moins, on a deux ou trois connaissances communes, ce qui est le cas...

Cela demande aussi que l'on prenne du temps. Et c'est ce qui nous manque. Il faut encore voir Alphonse Moreau, de la Guerche, stagiaire à Cours et être avant la nuit tombante à Taillecevet à cause de mon pilote et de la grande famille Aloe. Aussi faut-il brusquer le mouvement partout. Enfin, je suis devant Duras et son château féodal, à la chute du jour, cherchant la route de la ferme d'un nouvel installé de la vieille colonie, et la demandant par hasard à sa jeune femme elle-même. Et maintenant, il faut penser à la nuit. Nous sommes dans un pays où les presbytères de dessertes n'ont pas de curés et où les curés des paroisses-mères n'ont pas de servantes...

— Vous avez toujours la chambre chez mes parents, me dit mon hôte.

— Oui, je le sais, mais je dévierai sur le doyenné voisin et j'ai à voir ce qui se passe chez les Bretons du secteur ouest de Duras. Je crois que j'irai à ma base ordinaire, vers le Père Jérôme, au Beurrier. Demain je serai chez vous à Monteton.

Il est nuit quand je passe devant le clocher de Savignac...

Le Père Jérôme est seul.

— N'ayez crainte, me dit-il, il y a place pour vous de jour comme de nuit. La chambre est toujours prête et ma femme ne tardera pas. En attendant nous mangerons.

Au milieu de notre repas arrivent en auto, de Landerouat, le fils Yvon, sa mère et la petite fille Annik. Nous avons vite fait le tour de la situation locale et des événements du pays de Scaer et d'Elliant. Le lendemain matin je dis la messe en Gironde et j'entreprends la tournée d'Esclottes, en Lot-et-Garonne... C'est une petite paroisse où il y a, parmi quelques femmes et enfants, quatre hommes à la messe le dimanche, deux Bretons de la vieille génération, originaires de Trémolaine (Côtes-du-Nord) et deux

nouveaux arrivants de Servon (Ille-et-Vilaine). C'est chez ces derniers que je suis reçu à midi.

— Nous faisons deux clochers pour avoir la messe régulièrement. Quand il n'y a rien à Esclottes nous allons à Saint-Colomb où nous rencontrons la famille de votre chef de quartier, Noël G... Cela peut aller ainsi.

A Montaurial, près de Castillonès, où est notre « pays », X..., que vous connaissez bien, c'est encore moins brillant. Il n'y a que deux hommes à la messe : le Breton d'Ille-et-Vilaine et celui de la... Sarthe. L'un lit l'Épître et l'autre l'Évangile...

La métairie de 45 hectares où je suis est tenue par deux frères, dont l'un fut stagiaire à Saint-Cernin-de-Duras, chez un Breton. Celui-ci est allé se marier en Bretagne et en a ramené, en septembre 1951, son frère, nouvellement marié comme lui et un... tracteur. « C'est incroyable le travail qu'ils ont entrepris et déjà fait, me dit la vieille mère du patron, un notaire du pays. Si cela continue... »

Nos jeunes sont de la nouvelle école. Ce sont des Jacistes d'Ille-et-Vilaine, formés comme leurs jeunes femmes à toutes les méthodes modernes, pratiques et organisés. Il y a déjà en terre 26 sacs de blé, là où il y en avait 16 de récoltés. Et quant au vin, dans trois ans, la vendange sera décuplée.

J'ai été voir le troisième frère en juillet dernier, dans la communauté agricole bretonne de Chanteloup, par Danville, dans l'Eure. Je donne de ses nouvelles et j'apprends que depuis il a pris femme, portant ainsi de trois à quatre le nombre des ménages de l'association.

D'Esclottes, j'entreprends la vallée du Dropt jusqu'à Lauzun. Je vois deux foyers au Petit-Sainte-Foy : un ancien et un nouveau, celui-ci de l'Hermitage (Ille-et-Vilaine). Je stationne une bonne heure chez mon chef de quartier, à Monteton, pour les nouvelles et pour ses affaires du moment. Ces affaires me mènent à la Sauvetat, chez un de ses anciens commis préoccupé d'une situation d'avenir.

Je lui dis, à titre d'intermédiaire, une parole qui pourrait être son salut et je pars sur Agnac, au village de la Blunie, où un deuil récent vient d'assombrir toute une famille. Le souvenir de la défunte ne quitte guère notre conversation. Le temps ensuite de prendre les nouvelles à Pont-du-Luc, au bord de la route, et je frappe à la porte du presbytère de Lauzun, où l'Abbé DONNIOU m'attend, sans m'attendre.

— C'est ma vieille maman qui a trouvé le temps long depuis novembre. Elle ne connaît pas un mot de Breton et son silence perpétuel devant les étrangers ne se rompt bien que devant l'Aumônier de passage. Les veillées à Lauzun sont ordinairement longues. Depuis longtemps M. l'Abbé DONNIOU, le seul prêtre bretonnant de la colonie agenaise, partage avec moi, dans la mesure que lui permet un ministère écrasant, les soucis et les responsabilités du travail en Lot-et-Garonne. Nous avons donc bien des choses à nous communiquer.

— Je suis en route, lui dis-je, pour la Garonne. J'ai bien trente familles dans l'eau, mais je muse en route comme les écoliers.

— Peut-être ne passerez-vous pas encore. Cela a été terrible, dit-on, les routes pourraient être coupées.

Le lendemain, je me donne encore du travail avant d'aborder le secteur d'inondation. Visite à la Maison familiale et des petits bretons qui suivent les cours, visite au Secrétaire du Syndic d'accueil à Saint-Colomb, qui m'annonce de nombreuses arrivées dans le Gers et la région de Sainte-Livrade, visite au presbytère à Bourgougnague, où M^{me} Kergourlay me donne les détails du retour de son fils à la clinique de Villeneuve, visite à

la famille bretonne dont la ferme surplombe le bourg et où est la tête pensante des nombreux stagiaires bretons du pays.

A 3 heures, je suis au Teyssier, de Miramont-de-Guyenne, chez le Président du Syndicat des Bretons du haut Marmandais. Nous parlons du Bleu-Brug, de l'émigration en août à Tréguier, et du prochain Pardon de Saint Yves, le 18 mai, à Seyches. Il me suggère l'idée de projeter des films sur la Bretagne et me met tout de suite en relation avec un ingénieur agricole de ses amis, venu voir ses champs d'expérience et qui pourra se charger de cette partie du programme. L'affaire est conclue sur place, il ne reste plus qu'à voir Monsieur l'Archiprêtre pour la salle. Avant que je ne le trouve, il fera nuit et j'aurai déjà vu, à Seyches, un de mes malades de l'ancienne colonie et la ferme vide d'un nouvel arrivé.

J'aurai vu aussi, à Puyméclan, les derniers venus des Côtes-du-Nord et mon chef de quartier. Celui-ci n'est pas très encourageant pour la Garonne. Quand je pars de Seyches, le lendemain, tout est réglé pour le 18 mai : prédicateur, films, etc..., mais y aura-t-il repas familial ? La question reste en suspens. Au restaurant Madec, on ne peut répondre en l'absence de la responsable.

Et je fonce sur Marmande. Avant de franchir le pont, je voudrais voir, à Beyssac, M. ROUBIN, l'arboriculteur qui fut fédéral jaciste et qui essaye de former un car d'Études sur la Bretagne pour début mars. Je voudrais voir aussi la Mairie, pour les inondés. C'est là justement et non à Beyssac que je trouverai le dévoué organisateur. Il est membre du Comité des Sinistrés et me renseigne sur les deux chapitres. Les détails complémentaires sur les ravages de la Garonne me seront donnés par le Garde-Champêtre qui a circulé dans les fermes de l'autre rive. Un personnage que ce Garde-Champêtre, ancien garde pontifical pour commencer, tous les emplois et toutes les médailles en cours de route, et pour finir le mérite agricole. Cette dernière distinction me le rend sympathique. Au fond, nous sommes collègues, car moi aussi, au bout de trois demi-douzaines d'années d'exercice on m'a fait Chevalier du Mérite Agricole. Comme de ma vie je n'ai jamais rien reçu d'autre, et comme sans doute avant de mourir, je n'en recevrai guère plus, je tiens énormément à cette distinction et j'en parle chaque fois que j'y pense... Vous en avez la preuve.

IV. — LES FERMES DANS L'EAU

En franchissant le grand pont de Marmande, je n'en ai certes pas vu autant que mon Garde-Champêtre. Le spectacle n'est pourtant pas très beau. La Garonne s'est retirée, sauf des dépressions de terre, laissant des souvenirs sur la grande route défoncée, le long des haies, des vignes et des arbres enveloppés de foin contre les digues rompues et des mattes (canaux de secours) ébréchées.

Que s'est-il passé dans les fermes ?

Allons voir le chef de quartier dont le domaine, entre l'église de Cousans et le pont de Sables, se tient au bord de la « Nationale ». C'est une famille de Bric, j'en trouve une partie autour de la maison et je commence à les complimenter sur leur bonne humeur.

— Oh ! maintenant que c'est passé ! Et puis n'allez pas croire tout ce que vous a dit le Garde-Champêtre.

— Il a pourtant la médaille du Mérite Agricole !

— Mais il les a toutes, les médailles ! Cela ne l'empêche pas d'être de Marseille. Venez plutôt et nous vous raconterons.

C'est le premier récit de sinistré que je vais entendre, récit de Breton.



Si cette flottille bretonne, qui a couru aux régates de Benodet, s'était trouvée sur la Garonne, sans doute les sinistrés auraient-ils été mieux secourus.

récit de Cornouaillais où l'on passe vite sur les frayeurs éprouvées et les dangers courus pour insister sur le côté comique et presque burlesque de certaines situations.

« Pas de bêtes de perdues, on les avait menées à temps dans les terres au delà du canal. Peut-être le cochon, fit-il des manières, peut être aussi aurait-on pu monter un peu plus de meubles dans le grenier. Le pailier n'est pas parti; on l'avait amarré, mais il n'est plus bon à rien. Quant au jagotier il est parti et il y a également des barriques qui ont souffert. Mais nous avions l'habitude... Les trois jours de pénitence dans le grenier n'ont pas été trop pénibles, nous avions porté des provisions et le poste de T.S.F. Ne nous plaignons pas. Il y en a d'autres. Ceux-là, il vous faudrait les voir les premiers. »

Nous bâtissons vite un plan de campagne pour l'après-midi, entre Coussans et Couthures. En attendant on me fait enfourcher les grosses boîtes du patron qu'il m'a préparées avec du foin frais, et à travers les terres pleines de vases et de limon, je vais avec la Dame porter réconfort à une jeune mère de famille récemment venue des collines de Saint-Sardos

dans la belle plaine fertile qu'elle appellera bientôt devant moi la plaine maudite.

« Vous pensez, nous avons perdu la tête. Nous n'avions jamais vu cela; les enfants pleuraient et puis l'eau venait de partout. Nous avons crié tout un jour et toute une nuit, mais nous sommes loin de la route. Personne ne nous connaissait, nous sommes des nouveaux. Le canot à moteur ne prenait pas notre direction, on ne nous a même pas porté de pain. Heureusement qu'il nous en restait un peu. Enfin, mon mari a eu l'idée de faire monter les bêtes sur la matre et de les diriger l'une après l'autre vers le pont de Sables. Le cochon, lui, a été sauvé, nous l'avions tué quelques jours avant, mais ce sont nos trois velles et le linge! Et tout ce gâchis! On n'arrive pas à avoir chaud. »

Nous visitons tout le champ de bataille. Il y a bien des dégâts. Le pailier a été porté plus loin, les machines sont toutes encrassées... La pauvre femme voudrait que nous attendions le mari qui s'est échappé pour les commissions. Elle ne parle que de repartir vers les hautes terres. Elle pense à son Morbihan, à ce Saint-Thuriau, où l'eau n'est pas si mauvaise. Elle a tant de choses à nous dire. Mais le programme est là.

Et nous repartons patauger dans la vase. Cette fois, tout de même, nous avons pris le chemin vicinal, dont le fond du moins est solide. Nous rencontrons en cours de route des choses impossibles qui se promènent, venues dans les fossés et contre les haies vives, on ne sait d'où et on ne sait comment. Au passage nous visitons le cimetière de Coussans, fort malmené et l'église qui aussi a souffert.

Au retour, à table, c'est la critique des opérations.

Depuis 1930, les gens étaient trop sûrs et, en bon Français, ne prévoyaient plus rien. L'avertissement de 1935 et 1940 n'avaient pas suffi et la grande alerte de 1875 avec les petits retours de 1918 et 1927 étaient déjà loin dans le souvenir. De ce fait, le dispositif de défense n'était plus entretenu suffisamment. La batellerie s'en était allée en quenouille. Ladessus une mauvaise signalisation tout le long de la Garonne et des erreurs de transmission vraiment inexplicables. Tout cela réuni avait mis les gens dans les plus mauvaises conditions pour réagir contre une crue d'une rapidité étonnante.

Le dévouement ne pouvait suppléer. Il y eut pourtant de beaux gestes et même des exploits. Après coup aussi, à travers tout le pays, les gens ont fait un effort. L'entraide a joué entre paysans. Mes hôtes doivent partir au petit jour le lendemain pour aller dans le haut du canton de Seyches prendre un chargement de paille gratuitement offert par une famille bretonne de leurs amis.

Après le repas, le chef de quartier embarque dans ma « bleue » que j'ai fait repeindre pour les Terre-Neuvas de Bordeaux, et nous partons sur Gaugeac laissant de côté les deux autres familles de Coussans qui ont peu souffert.

Les Ponts et Chaussées chargent le limon entassé au bord de la route et passent ensuite la pompe d'arrosage. Le premier chemin pour aller chez l'un des frères P..., du Pont-de-Buis, n'est pas libre, nous en prenons un autre et vaille que vaille arrivons à domicile.

La ferme est bâtie sur un tertre et si les granges ont eu peu de mal, tout le rez-de-chaussée de la maison a été rempli d'eau. Nous sommes reçus à l'étage où on a entassé tout ce qu'on a pu.

— Mon frère est encore cerné, nous dit M. P... On ne peut se rendre dans le village voisin qu'en barque. Vous n'irez pas plus loin qu'ici. Il y a un trou d'eau de quatre mètres sous le pont du chemin de fer d'en face.

En effet, devant le village le Génie de Libourne essaye de dégager cette mare profonde en creusant un chemin à travers un amoncellement de sable.

Nous parlons breton aux soldats; deux nous répondent dans la même langue. On rit de bon cœur et nous offrons des cigarettes à ceux du pays.

Après avoir beaucoup discuté de la hauteur de l'eau à l'inondation de 1875 et de celle d'aujourd'hui, mesuré l'étendue du désastre visible et invisible, pesé les chances de dédommagement et prophétisé peut-être l'inégale répartition des secours, nous filons au delà de Gaugeac, dans les basses terres de Marcellus. La route est abominable, tous les cailloux sont à vif. La voiture marche sur des silex pointus. Je pense à mes pneus et je frémis.

Nous arrivons chez les B..., d'Edern. Les hommes sont au tabac, on a pu le sauver et on le prépare pour la livraison. Il y a d'ailleurs peu de dégâts dans la ferme. La matre toute proche a bien tenu. La Garonne n'est montée qu'à 11 m. 25 et le canal de secours résiste jusqu'à 12 mètres et quelques.

— Qu'on ne me dise pas, conclut le père, que le dispositif de défense n'a pas sa valeur.

Nous revenons sur le territoire de Gaugeac chez les M..., de Pleyben. La ferme est un peu surélevée, mais elle a tout de même été envahie et certains champs sont encore comme une mare. Le blé est perdu en partie. Avant de pénétrer dans la maison, nous lisons sur les murs la hauteur de l'eau. Moins qu'en 1875 mais peu s'en faut.

Dans la cuisine, encore humide, je me sens envahir par le froid au bas des jambes... C'est le mal des inondés qui commence.

Dans la ferme voisine, chez les M..., de Laz-et-Trégourez, où les bâtiments sont cependant sur un tertre, l'eau a fait une telle irruption en tempête que pour un peu les bêtes de la grange se trouvaient prises... Et quel gâchis dans la maison où la chambre haute n'était pas organisée. En attendant le retour du mari de Marmande, la Dame veut nous offrir la collation et le café. Nous voyons avec quelle misère le pauvre feu s'allume et s'éteint; tout le bois est mouillé et bientôt nous ne sentirons plus ni pieds ni jambes. Et dire que nous ne faisons que passer.

En quittant la ferme, nous croisons le Père L... de Lopérec. Sa maison est sur Meillan à un carrefour de routes, à première vue dangereux, mais il s'est bien défendu, nous dit-il. Cela nous est une bonne excuse de ne pas avoir à pousser jusque chez lui. Il n'est pas assez malheureux aujourd'hui. Nous évitons aussi la ferme des R... de Laz qui est trop enfoncée dans les terres et celle des anciens chez les B... d'Edern, qui sans être loin de la route de Couthures n'est encore abordable ni par les chemins, ni par les champs et nous gagnons le bourg de Couthures.

Avant d'y pénétrer nous nous arrêtons devant le cimetière, c'est un vrai champ de bataille où règne la plus pénible confusion et le plus triste désordre. Les pierres tombales et les croix gisent pêle-mêle. Il a fallu réenfouir cercueils et reliques à certains endroits. Les familles défilent pour pleurer une seconde fois leurs morts.

AGRICULTEURS, utilisez les Services de la

COOPÉRATIVE AGRICOLE DÉPARTEMENTALE

Antenne-centrale - Périgord-Limousin - 2, cours Fénéton, PÉRIGUEUX

qui est à votre disposition pour vos fournitures en :

ENGRAIS — ALIMENTS DU BÉTAIL — SEMENCES — PRODUITS POUR LA DÉFENSE DES CULTURES
QUINCAILLERIE AGRICOLE ET MATÉRIEL DE FERME — LIBRAIRIE AGRICOLE

La route est défoncée à l'entrée du bourg et les galets se sont amassés le long des rues. L'église a été envahie. Nous ne pouvons voir dans l'agglomération qu'une des familles bretonnes sur deux. Celle que nous atteignons est encore réfugiée au premier étage et descend pour nous recevoir.

— Voilà qu'il m'a fallu, dit le père, quitter Alger et la marine pour me faire arroser de la sorte. J'ai été mal inspiré de prendre ma retraite si près du pont de Couthures.

La mère parle de Plougoulm où l'on est plus sûr au bord de la mer.

Et le froid se fait de plus en plus pénétrant. Le soleil décline déjà à l'horizon. Je ramène mon guide à domicile. On veut me garder à souper et à coucher pour que je me rende compte de ce que c'est qu'une nuit sous un toit où l'eau a séjourné trois jours entiers. Mais à cette idée, je claque déjà des dents. Je sens que je ne suis pas de taille à tenter l'expérience et je vais prudemment chercher une chambre à Marmande.

Le lendemain matin, je dis ma messe chez les frères de Notre-Dame. Ce sera l'occasion de voir les 13 petits Bretons du pensionnat dont certains plus heureux que leurs parents doivent à l'école de n'avoir pas goûté l'eau de la Garonne.

J'apprends que la famille bretonne de Longueville a été préservée mais que les deux de Taillebourg ont été bien servis. C'est vers elles que je me dirige pour la damnation de ma voiture. Il me faut mettre celle-ci à l'eau pour aborder la première ferme où se trouve la grande famille O... de Theix. Là vraiment la Garonne s'est déchaînée. Ses traces ont marqué solidement les murs. Elle a crevé le plafond de la cuisine, est montée sur le grenier où étaient les bêtes et pénétré jusque dans la chambre haute de secours où étaient les hommes. Et cependant, granges et maisons étaient sur la butte. Le moral est bon quand même. Mais malgré moi, je ne cesse de grelotter.

— C'est le mal qui commence, dit la maman, nous allons faire le café.

Ensuite c'est la visite des lieux et l'explication du sinistre sur place, devant le pont même qui sert à monter les bêtes au grenier et qui faillit céder sous le poids des juments. On me montra aussi l'installation sur pilotis où l'on hissa les enfants et les objets précieux quand l'eau dépassa le plancher du grenier. Tout cela est triste. Mais les enfants de nos Bretons ont déjà oublié et s'amusent de tout.

On me donne un des garçons pour me conduire par la seule route praticable vers l'autre famille, les B... de Melgven. Hélas, nous sommes pris dans l'eau. Les hommes d'équipe qui déblaient le chemin nous regardent surpris et au premier village, les habitants nous crient de faire demi-tour. Aller plus avant serait franchement dangereux. On m'explique qu'en faisant un détour de quatre kilomètres j'y arriverai. Je rapatrie alors le garçon et tente la chose. Par des chemins impossibles je parvins à l'avant dernière ferme. Une femme qui a connu les six inondations depuis 1918 et qui essaye tristement de laver sa maison, m'assure que je parviendrai au but : les camions passent, les bicyclettes aussi. Je veux faire de même et je lance la voiture dans l'eau sur une longueur de cent mètres. Elle réussit à passer. Je suis heureux d'être enfin arrivé et d'être le premier chrétien à avoir abordé en ces lieux où il fait encore plus froid que partout ailleurs. L'homme m'avoue lui aussi qu'il n'arrive pas à avoir chaud. Et cependant toute la journée les femmes font du feu et préparent des grogs, mais il n'y a pas un morceau de bois sec.

La lutte contre l'eau a été dure ici aussi. Heureusement le pont du grenier était solide et la grange haut perchée. Les bêtes n'ont pas trop souffert dans

leur étable haute et les hommes ont pu chauffer leur chambre. En revanche toutes les terres sont encore à demi noyées, et le linge presque perdu.

Le repas que je prends avec mes sinistrés n'est donc pas des plus gais. Il semblerait qu'aucun beau geste n'a encore atteint mes hôtes. Ils sont trop loin de tout.

Je pars le cœur plutôt triste.

Ma voiture fait un dernier effort pour se sortir de l'eau et de la vase, mais dès son arrivée sur la route nationale les freins ne bloquent plus et les roues avant ont la danse de St-Guy. C'est à Faugerolle, garage de secours, que l'on m'apprendra qu'elle a la maladie de la... Garonne.

— Tâchez de gagner Tonneins doucement, là on y pourra quelque chose, ici nous n'avons pas ce qu'il faut.

À Tonneins, chez Simca on me dira toute l'étendue du désastre. De mes yeux, je vois déjà un pneu « bouzillé » et l'autre près de l'être. Les roues avant sont déséquilibrées et l'eau vaseuse a mis du gravier partout.

— Il faudrait deux jours pour la mettre en état, dit le garagiste. Le mieux c'est de rentrer à Périgueux par petites étapes, la voiture peut tenir encore 150 à 200 kilomètres.

Je profite de ce délai de grâce pour continuer mes visites jusqu'au Port Sainte-Marie, ne serait-ce que pour la documentation.

À Tonneins j'ai été vite renseigné au presbytère, sur le quartier de la rive gauche où j'ai un jeune ménage d'Ille-et-Vilaine et tout le monde m'a dit que Villeton et Monheur, où j'ai dix familles, sont sinistrés à 95 %.

Sur le pont d'Aiguillon je remarque que le Lot s'est tenu à peu près sage. Cependant à Sainte-Radegonde, tout à côté, il a débordé et inondé les fermes. Mais la famille Le M... de St-Pol-de-Léon, s'est bien défendue.

— *Nous avons fait filer à temps toutes les bêtes vers les terres éloignées et monté nos meubles et machines en lieu sûr. Nos voisins ont plus souffert. Ici la jeunesse a pris la chose comme une partie de plaisir et a circulé en bateau. Mais au bas d'Aiguillon où l'eau est venue par les digues rompues à la vitesse d'un cheval au trot, les femmes fuyaient à toutes jambes avec les voitures d'enfants. C'était triste. A Port-Sainte-Marie du côté du pont St-Laurent et du Bruch, il y a eu aussi du vilain.*

Et en effet, au passage du pont St-Laurent, je vois déjà les trophées au bout des arbres et les vignes tapissées de foin. Les routes sont bien défoncées. J'arrive comme je peux à la famille L... de Saint-Pol. Ce sont des maraîchers. Les artichauts et les choux-fleurs sentent encore la vase. La vieille grand-mère qui a eu très peur s'est remise de ses émotions. Les hommes sont sur les matras. En les attendant je vais jusqu'aux voisins d'Ille-et-Vilaine.

Le père travaille à réparer lui aussi la grande brèche de la matras. C'est là que je le trouve avec l'équipe du quartier. Au retour il m'explique le processus du sinistre qui a épargné les bêtes de la grange, mais s'en est pris à tous les meubles de la maison; c'est le moindre mal. Il ajoute qu'ils ont vu mourir pendant l'inondation la vieille mère de la ferme voisine.

À midi chez les Finistériens, c'est le compte rendu complet. Les bêtes ont pu être mises à l'abri derrière le canal, mais le beau champ de choux-fleurs est totalement perdu. Les artichauts se sauveront peut-être.

— Il n'y a qu'à remercier le Bon Dieu, conclut la grand-mère et elle me remet de l'argent pour une messe d'action de grâce.

Je reviens au port. Il me faut voir le jeune ménage L. N... d'Epignac (I.-et-V.) C'est toute une affaire pour y aborder. À la ferme c'est une véritable exposition de meubles. Mes Bretons nettoient leur cuisine. Le moral est bon. Là, comme partout, il y a du gâchis, mais pas de pertes notables.

Je repars sur la route nationale par un autre chemin encore plus défoncé où je passe à grand-peine. Il ne me reste plus à voir au retour que la famille M... d'Ayet. Là je trouve au berceau un petit « Moïse » sauvé des eaux. Il s'appelle Michel-Maurice, et aurait dû être baptisé le dimanche de la grande inondation. Force a été de retarder de huit jours. On est tout à la joie de la naissance d'un bel enfant et on ne me demande que des messes d'action de grâce.

L'eau est déjà oubliée. Oui, partout l'eau est déjà oubliée. Il ne reste plus que le désastreux gâchis. Celui-ci se répartira sur six mois et s'avère immense.

Reste aussi le souvenir des bonnes histoires : hangar de tabac navigant sur les eaux comme l'Arche de Noë; fagotiers se promenant de droite et de gauche, paillers logeant à des endroits impossibles, des chevaux nageant comme au passage du Rhin; vaches buvant la tasse; cochons ingouvernables; des Italiens faisant des déclarations de pertes... incroyables, etc...

La France reste toujours la France et les Bretons ne sont pas pleurnichards.

V. — RETOUR A LA BASE

Dimanche, 17 février.

Je reviens doucement sur Périgueux par le chemin des écoliers. J'ai acheté un pneu neuf, mes freins sont débloqués et sincèrement je ne crois pas à mon malheur.

J'ai déjà vu l'eau de la Garonne en décembre 1935. Après avoir vainement essayé de passer au pont de Marmande et au pont de Tonneins, je l'ai franchi au pont de Mas-d'Agenais avec 5 centimètres d'eau sous le moteur et la voiture a pourtant tenu.

Je m'en vais donc tranquillement à Monclar-d'Agenais arranger avec les Pères Assomptionnistes la fête bretonne de l'Ascension et cueillir les nouvelles à Chalès chez mon chef de quartier. Il y a de nouveaux migrants dans le pays, ils sont d'Ille-et-Vilaine. Je m'en vais voir l'un d'eux sur les coteaux de Brugnac après avoir pris les indications topographiques chez le plus proche voisin à Coulx, lequel est débarqué depuis 1948 et vient d'acheter à Montpezat.

Et voilà que la voiture se met à faire des siennes. Quand je peux enfin démarrer je file d'une traite à Monbahus pour m'arrêter sur pente à 20 mètres d'un garage. Mais c'est un dimanche et il n'y a pas de garagiste. Je vais voir M. le Curé pour les nouvelles de ce secteur important. Il y en a de bonnes, il y en a de mauvaises. Un de nos anciens vient de rendre sa belle âme à Dieu, M. Dieulengard. J'en profite pour faire ma visite de condoléances à sa pieuse veuve qui habite le haut du bourg. Et je fonce sur Lauzun toujours à la recherche d'un garage. Enfin j'en trouve un sur les trois.

Je donne à M. Donniou le compte rendu de mon voyage sur la Garonne. Celui-ci et le Maire ont fait la quête commune le matin même à travers la paroisse.

Quand le lendemain, vers 11 heures, ma voiture réparée, j'arrive chez mon chef de quartier à Castillonès, j'apprends de lui que les camions de Castillonès et de Villeréal sont déjà partis sur Agen.

— Ont-ils pensé au bois sec au moins ?

— Oui, oui, notre doyen était là, il y a du bois sec et du linge.

— Bravo, ils ont compris.

Un arrêt à Bourneil, au Mullis, au bord de la nationale et je suis à midi près de Villeréal chez le dernier arrivé sur ce terroir, M. J... d'Hennebont. Les soeurs ne manquent pas et il y a des malades dans la maison.

C'est l'éternel lot des débutants, mais l'ombre de la bonne mère Sainte Anne plane sur ce foyer.

A Villeréal, je visite la Maison familiale des filles, dirigée par M^{lle} de Beauchêne (du Morbihan). Malheureusement il a neigé et mes quatre petites Bretonnes de Sainte-Sabine et de Montflanquin ne sont pas là. Au presbytère des missions de France, je trouve le jeune desservant de Saint-Eutrope et Saint-Vivien et j'ai les nouvelles des Bretons de ce secteur.

Le Dropt franchi, j'attaque le quartier d'Issigeac où j'ai deux nouveaux à voir entre Bardou et Montaut. Je veux couper par le raccourci et je me perds dans la nature à travers les chemins pleins de neige. Et puis, les poteaux indicateurs, où sont-ils en Sud-Ouest ? Dites-le moi, si vous le savez.

Enfin, j'arrive chez mes gars de Seac, les D... C'est tout à fait le pays. Nous nous communiquons les nouvelles de Bretagne et celles de leurs compatriotes de la colonie.

— Ne perdez pas de temps à Montaut... nos Bretons ont déjà terminé la campagne. Le domaine est vendu. S'ils ne sont pas partis, ils sont à la veille.

J'essaye tout de même, mais je manque le village.

Je rejoins donc Issigeac où Mme B... de Juch me donne l'état de santé des siens disséminés autour de Bergerac. Me voilà libre pour Saint-Cernin-de-Labarde où habite un émigré spécial venu là en automne. C'est M. l'abbé Le Roy ancien vicaire de Moëlan, qui remplace dans ses quatre paroisses M. l'abbé Cadalen, parti à Rome faire ses études de droit canonique. Il me retient pour la nuit dont nous passons la première partie en Bretagne par le souvenir.

Le lendemain mardi 19 février, je circule un peu parmi les Bretons de la Poudrerie Nationale de Bergerac où le vent est bon pour une large participation au grand pardon du lundi de Pâques à Périgueux. J'encourage cet élan et au début de l'après-midi je suis à ma dernière étape sur la voie du retour, aux Bernardis de Campsegret.

Mes nouveaux migrants de Retiers seront bientôt d'anciens migrants... venus en Dordogne pour raison de santé, ils pensent partir, le but atteint, vers d'autres cioux après avoir réalisé le domaine. Dieu leur accorde bon vent.

Et voilà terminé le premier voyage circulaire de la saison. Il a porté sur trois diocèses et il a été semblable à beaucoup d'autres de ma carrière.

VI. — POURQUOI CETTE PRÉSENCE ?

A lire ce compte rendu, vous vous direz sans doute, pourquoi tout ce mal ? Pourquoi cette présence assurée avec tant de frais ?

Et bien je vais vous dire ce que je me dis souvent à moi-même...

A quoi sert un aumônier dont on ne voit pas les yeux, dont on n'entend pas la voix, qui ne donne rien de lui-même, auquel on ne peut rien confier, rien demander d'immédiat, qui n'est pas là toujours prêt à réagir, à porter secours, à donner la main, qui n'amène pas lumière et compréhension, qui n'insuffle pas le courage, qui ne sanctionne pas les actes, ne contrôle pas les situations, ne suit pas les affaires ?

Serait-ce là le vrai missionnaire qui a quitté son pays pour suivre les siens, pour tenir temporairement la place de tous ceux qui ne sont pas là ?

Serait-ce là le vrai père qui va à tous ses enfants, les anciens comme les nouveaux, les nouveaux comme les anciens, les Hauts-Bretons, comme les Bas-Bretons, ceux de Rennes, comme ceux de Cornouaille, ceux qui dans tous les domaines sont en perte de vitesse, sinon au-dessous de leurs affaires ?

Est-ce que Saint Paul n'aurait pas fait, ce que je fais ? Est-ce que

Saint Yves aurait procédé autrement ? Est-ce que Saint Patrik surtout aurait hésité ?

En 12 jours, j'ai parcouru 3 diocèses et plus de 20 terroirs. J'ai pris mesure de la situation auprès de soixante familles et j'ai pris des nouvelles de trois cents autres. J'ai vu de tout, j'ai entendu de tout et j'ai deviné le reste, j'ai ri, j'ai pleuré, j'ai connu l'indignation et j'ai connu la honte, j'ai admiré, j'ai eu compassion, j'ai distribué le blâme et l'éloge. J'ai encouragé, j'ai soutenu. J'ai parlé des choses les plus graves et des choses les plus plaisantes, du Ciel et de la terre. J'ai tenu en main des morceaux de Bretagne et j'ai essayé de les élever vers le Dieu de toute force, de toute joie, de toute beauté et de toute grandeur. Et peut-être n'ai-je rien fait. Peut-être suis-je le serviteur inutile et anachronique... Sans doute ne connaîtrai-je jamais le jour de la récolte et l'heure de la relève ?

Sans doute aussi, est-ce là le rôle d'un aumônier de Bretons et ne doit-il pas prétendre à autre chose ? Que le Dieu qui nous voit tous en juge lui-même.

VII. — OU CELA SE TERMINE MAL

J'étais donc plutôt rassuré sur le sort de ma voiture et je ne croyais guère aux prophéties des garagistes. En tout cas, après la première réparation à Périgueux dont la note fut plutôt fraîche, je pensais être quitte. Mais voilà que le 25 février, venant de Manzac, en Corrèze, où j'étais allé voir le nouveau migrant, M. Jeammier, de Louvigné-de-Bais, je m'en allai tranquillement sur Sarlat. Un de mes preux éclate après Salignac et son château. Il s'était coupé sur la Geronne. A huit jours de là un autre cédait (le troisième), près du Pont du Cerf, à 6 kilomètres de Périgueux... Cela commençait à prendre mauvaise tournure.

Néanmoins, le vendredi 7 mars, la voiture chargée de colis de linge, je revenais sur la Garonne pour terminer la visite et porter aux uns et aux autres le souvenir et les offrandes du diocèse de Quimper et du Secours Catholique de Périgueux. Je m'arrêtai à Tonneins au centre des opérations pour diviser les colis et continuais le lendemain matin sur Agen pour une première distribution.

J'en profitais pour assister à l'ordination des cinq pères Bretons Assomptionnistes au collège Saint-Caprais. Après enquête je découvris que les Bretons de la ville s'étant bien défendus, n'eurent à souffrir vraiment que la famille installée près du pont de pierre et un peu celle qui habite le Passage d'Agen. Les Bretons de La Fox et de Sauveterre-Saint-Denis, se déclarèrent indemnes.

Je n'avais donc qu'à revenir sur mes pas jusqu'à Port-Sainte-Marie.

ETONNANT... MAIS VRAI.

Une de nos plus belles églises d'Aquitaine possède un sacristain rare. C'est un grand étourdi.

Un jour que M. le Curé administrait le baptême, il vint à manquer quelque chose.

— Allez me chercher le sacristain, dit le bon curé à l'enfant de chœur.

Le petit arrive et dit au grand distrait : « M. le Curé demande le sacristain »...

Le brave homme cherche dans tous les tiroirs de la sacristie et, désespéré, répond :

— Je ne trouve pas de sacristain...

L'enfant de chœur s'en va porter la réponse au curé, lequel en rit encore.

Maïs, à la barrière de Clermont-Dessous, le petit bruit qui se faisait entendre depuis quelque temps dans la voiture se déclara franchement. Les bielles coulaient. J'étais à un kilomètre du Port, je pus l'atteindre en y mettant toutes les formes précautionneuses. Là je tentais d'expliquer le cas au premier garagiste rencontré.

— Je ne comprends pas bien.

— C'est que voyez-vous cette voiture a goûté l'eau de la Garonne.

— Que ne le disiez-vous plus tôt ! Je vois l'affaire. Tenez, vous voyez cette voiture le ventre ouvert ? C'est la mienne. Moi aussi j'ai voulu porter secours aux sinistrés. J'ai eu beau, après, purger sable, vase et limon. Rien n'y a fait. Votre moteur est par terre comme le mien. Une petite bagatelle de 60.000 francs et quinze jours de patience au minimum.

Laissant la voiture, colis et garage, je reviens à Tonneins par la Michelin et je réfléchis mélancoliquement une soirée et une nuit.

Le lendemain dimanche, après la messe de 8 heures, M^{me} BARBIER, la bretonne de Saint-Germain, vint me voir à la sacristie. « Nous vous attendons Monsieur l'Aumônier.

— Eh ! mais c'est que moi aussi je suis sinistré, je suis stoppé net.

— Oh ! mon mari, avec sa camionnette, vous dépannera pour le quartier.

Je demande à réfléchir. En fait, 2 heures après j'étais à pied à Saint-Germain, et à midi, ayant mangé, M. BARBIER et moi, avec quelques cois, nous allons sur Villetton.

Le Secrétaire de Mairie, que j'avais vu deux jours avant, m'avait donné tous les noms des Bretons touchés et peu secourus. Mon pilote est Vice-Président du Comité des Sinistrés de Tonneins, ville où les catholiques se sont terriblement démenés. Lui, a déjà l'habitude des enquêtes, inventaires et démarches. Ses conseils sont autant les bienvenus que mon linge et mes offrandes. Au fond, je constate que les dix familles atteintes directement par nous, n'ont encore, six semaines après le grand désastre, qui date du 4 février, vu personne ni touché un centime, pas même un bout d'étoffe.

Seigneur, mais que font donc ces gens qui s'agitent tout autour de l'inondation et dont on n'entend que les clameurs sur la Garonne ?

Enfin, je suis content, avant de reprendre le train pour Bordeaux-Périgueux, d'avoir été utile à quelques-uns de mon troupeau avec un homme comme le jeune M. BARBIER, de Saint-Seglin, si compétent et si sympathique.

Ma pauvre voiture est à la clinique du garage MURAT, au Port-Sainte-Marie. Je ne sais dans quel état elle me sera rendue. Je ne sais qui paiera la casse. Tant pis, le bien s'est fait quand même.

Je reviendrai une troisième fois pour continuer la distribution quand Dieu voudra. Il ne sera pas dit en tout cas, que dans la circonstance, la Bretagne n'aura pas fait son devoir. Que les sinistrés m'excusent donc et prennent patience.

“ AU CONFORTABLE ”

(Ancienne Maison FAURE)

MEUBLES MODERNE, ANCIEN
TAPIS et tout ce qui concerne
L'AMEUBLEMENT

MAISON DE CONFIANCE

17, Place Bugeaud - PÉRIGUEUX

Téléphone : 501

Nouveaux Migrants en Sud-Ouest

I. — EN DORDOGNE.

- 1° M. de Pillot, de la Forêt-Fouesnan (Finistère), fermier à Saint-Jean-d'Estissac, près de Villamblard.
- 2° Famille Jean Saout, de Guiclan (Finistère), ménage agricole à Sourzac.
- 3° Famille Passier, de la Vallée-Monterfil (Ille-et-Vilaine), fermier à St-Martin-de-Ribérac.
- 4° Bernard Guichaires, de Langon (I-et-V.), stagiaire à Echourgnac.

II. — EN LOT-ET-GARONNE.

- 1° Famille Le Toupin, de Rosporden (Finistère), métayers à St-Cernin-de-Duras.
- 2° M. Marcel Guichaires, du Grand-Fougeray (I-et-V.), stagiaire chez M. Chevalier, à Duras.
- 3° Famille Bertrand, d'Espignac (I-et-V.), ménage agricole à Perreaut, Feugarolles.
- 4° Famille Pohenne Roger, de Baulan (I-et-V.), ménage agricole à Férenzac.
- 5° Constant Bouget, d'Ersé (I-et-V.), propriétaire à Lavigné-Montaut.
- 6° M. Lannuzel Louis, du Finistère, route de Gimbrède, vallon de Vérone, par Agen.
- 7° Le Scranng J.-M., du Faout en Huelgoat (Finistère), fermier à Lavergne.
- 8° Cadiou Prosper, de Kerval en Huelgoat, fermier à Seyches.
- 9° Chatelier, de Rougé (L.-Inf.), stagiaire à Lauzun.
- 10° Badoual, de Langourlay (C.-du-N.), propriétaire à Cancon.

III. — DANS LE GERS.

- 1° Ménage Pierre Etienne, de Janze (L.-Inf.), chez M. Capel, à Bernède, par Barcelone.
- 2° Famille Prasin, de Domptière-en-Ligne (L.-Inf.), à la Bourdette-Hauliès.
- 3° Famille Ollivier, de Bougeron (L.-Inf.), fermier au Château Delmarre, Le Boulm.
- 4° Blain Edouard, de Pouyet (L.-Inf.), ferme de la Ville, Montfort-sur-Gers.
- 5° Herry, de Plouarn (L.-Inf.), chez M. Delroudot, Mont-Saint-Jean.
- 6° Famille Maignan, du Val-d'Izé (I-et-V.), à la Bourdelle, Roquelaure.
- 7° Montaigt (I-et-V.), à Barreau.

IV. — EN GIRONDE.

Famille Ferrec, de Guisriff (Morbihan), ménage agricole à Château-Vermont, par Targou.

V. — EN HAUTE-VIENNE.

Famille Paul Rault, fermier aux Landes-de-Pagnac, Verneuil-sur-Vienne.

VI. — DANS L'INDRE.

Joseph Le Clec'h, de Landrevazec (Finistère), propriétaire à Le Parc-à-Belabre.

Groupe du Barde CUEFF

lors de sa séance bretonne à Saint-Louis de Gonzague
en " Saint-Evarzec " 1^{er} et 2 Mars 1952



Ce fut sa dernière séance, car il est mort depuis subitement chez sa mère à Chateaubriant. Il sera regretté dans toute la Bretagne et les pays où il a porté le souvenir de la Bretagne

Dieu ait son âme !

UN RELIGIEUX DE PLUS DANS LA COLONIE

Le dimanche 17 février, a été ordonné prêtre, dans la chapelle de Montfort-sur-Meu (I.-et-V.), le Père Joseph ALLAIN, dont les parents habitent Colombière, à Mareuil-sur-Belle (Dordogne). Son père était de Talensac, et sa mère de Verger, canton de Montfort-sur-Meu, mais le jeune Père a été baptisé à Monterfil, canton de Plélan-le-Grand.

Il vient de bonne heure en Sud-Ouest, région de la Charente et il suit sa famille à Bertrie-Burée, Cherval, pour finir à Mareuil-sur-Belle. C'est là, qu'au début de juillet, il chantera une grand'messe solennelle. Sa première messe, il l'a dite à l'abbaye de Montfort-sur-Meu, le 18 février devant ses parents, oncles et cousins accourus de l'arrière pays.

Le Père ALLAIN est le troisième Père de Grignon-de-Montfort, donné par notre petite colonie au service des Missions. Que le Christ guide ses premiers pas dans la carrière apostolique.

PROBLEME

Une brique pèse un kilo plus une demie brique. Combien pèse la demie-brique ?

Les grandes journées bretonnes

1. Le 27 Avril. **Journée J.-P. Calloc'h** le plus grand des bardes bretons, né à Ile de Groix, et mort pour la France, il y a 35 ans, le 10 Avril 1917.

Elle sera simple.

D'abord une messe puis une gerbe au Monument aux Morts et, si possible une réunion où l'on lira quelques poèmes de notre poète national. Il y aura un message à la radio. On désire que cette fête soit célébrée dans toute la Bretagne et au sein de tous les groupements bretons de France et du monde.

2. **Le Bleun Brug de Saint-Yves et des Émigrés les 2 et 3 Août à Tréguier.**

La colonie bretonne d'Aquitaine y fera porter la nouvelle bannière de Saint-Yves par une délégation que nous voudrions nombreuse.

Mémoire de ces journées de l'émigration sera faite aux pardons de Périgueux le lundi de Pâques, de Bergerac le 11 Mai, de Seyches le 18 et de Peyragude le 25 Mai.

MÊME AUJOURD'HUI...

La matière bretonne présente encore aujourd'hui beaucoup de prise à l'apostolat. Le Breton déraciné, même entamé et quelque peu dévoyé ne s'écarte pas par principe du prêtre de son pays. Au contraire, un instinct naturel le pousse de son côté.

Il est odieux d'établir des comparaisons, mais nous pouvons cependant faire état de déclarations d'Aumôniers italiens et de Prêtres auvergnats. L'un de ceux-ci, rencontré au cours d'un voyage récent à Bizerte, nous disait :

Ah ! vous allez regrouper vos Bretons à la Péckerie. Oh ! ils y seront. Vous verrez cela le jour de la clôture de votre Jubilé. Ils viendront des quatre coins de la Régence. Ils ont gardé la confiance dans leurs prêtres. Des Auvergnats, je n'en dirai pas autant. A Paris, autrefois, il y avait apparemment tout ce qu'il fallait pour installer à leur service une œuvre religieuse féconde. C'était le grand désir de leur compatriote, le Cardinal VERDIER, de mettre un prêtre à leur disposition. Il n'en manquait pas dans la capitale... Jamais ils n'ont voulu. Ils tenaient à rester en dehors de la zone d'influence de l'Eglise, même représentée par un des leurs... Tandis que vos Bretons, malgré eux, ils voient dans le prêtre le Père et le « Grand Recours ».

Nous avons eu les confidences des Aumôniers polonais et surtout italiens : « Bah ! nous disait, il y a trois ans, un des Padré d'Agen revenu aujourd'hui dans son pays pour être professeur d'Université, nos vieux italiens témoignent encore un certain plaisir à nous voir et se confient à nous, mais les jeunes se dérobent. Ils ont renoncé à leur ancienne patrie et à ce qui pourrait l'évoquer. Il y a rupture entre les générations. D'ailleurs la fidélité italienne, mon cher ami, n'a jamais été la fidélité bretonne. Vos Bretons, je le sais, ce sont des êtres qui gardent le souvenir. On peut fonder quelque chose sur eux... Les miens finiront par tout lâcher. »

On peut fonder quelque chose sur eux ! Ces mots me sont restés longtemps en mémoire. Oui, avec le temps, de la patience, une bonne charrue allant et venant dans le champ breton on peut ramener la bonne terre à la surface. Il y a tout de même, sauf chez certains originaires de la Haute Cornouaille et des régions de décadence de la Basse Bretagne, des siècles de civilisation chrétienne derrière chaque âme de paysan émigré. Il y a des réserves qui ne se détruisent pas en un jour. Nous nous en sommes aperçus l'an dernier où, après trente ans de séjour, les Bretons sont venus plus nombreux que jamais à nos réunions et fêtes religieuses.

Et pourtant, nos vieux meurent tous les jours, ou tous les jours deviennent de plus en plus impotents...

Et que l'on ne se fasse pas illusion : tous les ans s'appauvrit aussi le culte religieux périgourdin, sinon celui de Gascogne qui semble en douce remontée. Les prêtres s'éteignent et ne sont pas remplacés sur l'heure. Le nombre de vieillards en exercice augmente étrangement.

La propagande marxiste continue, les idées matérialistes vont leur chemin. L'époque de la virulence est peut-être passée, mais le mal est fait. Le tiers des paysans bretons a été gagné aux doctrines nouvelles en Dordogne et plus du quart en Lot-et-Garonne...

Cependant, l'aumônier va et vient, partout reçu et partout écouté. Les portes ne se ferment pas encore... et du bien peut se faire partout...

Beaucoup de jeunes prêtres bretons, aujourd'hui, cherchent à placer leur capital de générosité et de dévouement et se demandent où aller porter leur témoignage. Ils rêvent de convertir les payens intégraux, les non-baptisés, ceux dont le cerveau et le cœur sont vides de Dieu... Il leur arrivera peut-être ce qui arrive à ces Pères Oblats travaillant chez les Esquimaux du Pôle, tels que nous les décrit le Père BULLIARD, dans son livre extraordinaire « INOUK », il leur arrivera de travailler en vain des années durant...

Mais il y a un terrain, jeunes gens, qui rapportera toujours si l'on y sème un tant soit peu, le terrain de vos compatriotes émigrés, la friche où s'étiolent ou agonisent, faute de soins et de nourriture, tant de milliers d'âmes qui sont des âmes de Bretons comme les vôtres.

Oh ! nous le savons, c'est un apostolat qu'un siècle de misère morale et de regression spirituelle n'a pas réussi à mettre à la mode... En Occident on sait attendre. Il a fallu l'apostasie des masses ouvrières pour susciter un abbé CARDJIN et sa J.O.C. Il a fallu la grande pitié des campagnes françaises du Centre et du Midi pour que naisse la J.A.C. Le reste est à l'avenant.

Peut-être qu'un jour la Bretagne, à contempler le spectacle des Emigrés de retour au pays pour les vacances, les congés payés, les événements de famille, à les entendre parler de leur vie et de leurs combats, se réveillera-t-elle enfin d'un coup.

A l'heure actuelle, nous le croyons, le mal n'est pas encore assez grand pour sauter aux yeux. Le Celte occidental a un penchant à se faire l'avocat des causes désespérées. Alors, prenons patience.

En attendant, ceux qui, en Bretagne, sont d'âge, sinon de taille, à créer quelque chose et à fournir l'effort en conséquence, jettent leur mise sur l'action catholique, l'apostolat des laïcs du lieu où se fait le brassage humain. Ils le font sans connaître en aucune manière les données et les règles de ce brassage, sans surtout se rendre compte que là où il n'y a pas de clergé valide en nombre suffisant, ni suffisamment équipé pour former les militants au cas où il s'en présenterait, rien, pratiquement, ne sera fourni aux émigrés comme nourriture spirituelle appropriée et en définitive comme chance de salut.

DIVINADENNOU

G. — *Petra ra, brao bras, tro ar c'hoad. Ha ne stok dellien ouz e droad.*

R. — *Al loan bihan e koj e vamm.*

**

G. — *Kant o ficha Pevar o lopa.*

R. — *Eur marc'h oc'h en em zigeilhenna; e lost o ficha, e bewar droad o lopa...*

Quincaillerie DONZEAU & BERTHOU (de Morlaix) ♦ MAISON BRETONNE
PÉRIGUEUX — Rue Taillefer — Tél. : 3.27
Fournitures industrielles — Articles de ménage — Matériel agricole — Outils
Métaux — Machines outils

NOS JOIES

et NOS DEUILS

BAPTEMES

EN LOT-ET-GARONNE.

Le 8 septembre a été baptisée, à Fauillet, Josette Roussel, née le 1^{er} de Jean et de Francine Jegu.

Parrain : Fernand Desormeaux.
Marraine : Maria Jegu.

Le 4 février a été baptisée à Montpezat, Béatrice Ohry, née le 31 janvier, de Louis et de Fernande Fesselier, originaires du Val d'Isé.

Parrain : Isidore Fesselier.
Marraine : Joséphine Ohry.

Le 5 février a été baptisé à la clinique de Villeneuve, Francis-Jean-Marie Goudelen, fils de Jean, originaire de Plessala et de Yvette Richard de Plonevez Porzay et habitant Laperche.

Parrain : Armand Goudelen.
Marraine : M^{me} Richard, mère.

Le 7 février a été baptisée à Montignac - de - Lauzun, Jeanne - Marie Archambeau.

Parrain : Michel Archambeau.
Marraine : M^{me} Od'on Marie.

Le 10 février a été baptisée à Rouffiac, Marie-Noëlle Auffray, née dans le jeune ménage d'Augustin Auffray.

Parrain : Marie Colombara.
Marraine : Toussainte Corbel, de Piélo (Côtes-du-Nord).

Le 10 février a été baptisé à Ayet, Michel-Maurice Manaud, fils de Jean et de Simone Maudir, originaire de Châteauneuf-du-Faou.

Parrain : Jacques Manaud.
Marraine : Jeanne Grall.

Le 21 janvier est née à Marcellus, Isabelle Maisonneuve, fille de Raymond Maisonneuve, originaire de Bain-de-Bretagne et de Georgette Ruchaud.

Le 30 décembre est née à Villeton, Annette Loheac, fille d'Armand Loheac, originaire d'Yffendic et de Fernande Ruffaut, originaire de Livré-sur-Changeon.

DANS L'ESPRIT DE L'EGLISE

Le 30 décembre, à Seyches, pendant le prône de la grand'messe paroissiale, le sacrement de baptême a été administré à Robert Picard, né le 21 d'Yves Picart de Pleyben et de Paulette Pouget, de l'Aveyron.

Parrain : Louis Morvan.
Marraine : Marguerite - Marie Humont.

Pendant que le vicaire faisait les cérémonies du baptême, M. l'Archiprêtre les expliquait du haut de la chaire aux fidèles : véritable leçon de choses spirituelles en un moment de la messe affectée spécialement à la prière et à l'instruction. L'assistance a pu, ainsi, prendre conscience des réalités surnaturelles que recouvrent les cérémonies accompagnant l'administration de ce grand sacrement de baptême.

EN GIRONDE.

Annik Despas, née le 10 septembre, de François et de Marie-Joseph Juhel, originaires de Poilly, près Fougères, a été baptisée le 13 septembre à Saint-Méard-de-Guiziers.

Parrain par procuration : Jean Despas.

Marraine par procuration : M^{me} Juhel, mère.

On signale la naissance le 1^{er} février à Dieulivol de Gérard Daoudal fils d'Yves Daoudal, originaire de Rosporden, et de Simone Le Goc, originaire de Beuzec-Conn.

EN DORDOGNE.

Colette Perrot, fille de Félix dont la famille est originaire de la Chapelle-Neuve et de Germaine Le Roux, de Larret, a été baptisée le 28 octobre à Azerat.

Parrain : Pierre Masdupuis.
Marraine : Philomène Le Roux.

MARIAGES

EN LOT-ET-GARONNE.

Le 20 octobre à Bournel, Roger Auffray dont la famille est de Piélo (Côtes-du-Nord), a épousé A.-Marie Emery, dont la famille est de Briec-de-l'Odét.

Le 23 février à Monbahus, Henri-Jean-Marie Blanchet, fils d'Henri et d'Elisabeth Fauillet, originaires d'Erbrée, a épousé Odette Gaudron, fille de Victor et de Marie Bellier, originaires de Cornille et habitant Cocumont.

EN DORDOGNE.

Le 16 février, à Terrasson, Christiane Abalça, fille de François, originaire de Plonevez-Lochrist, et de Jeanne Picart, originaire de Plouvorn, a épousé Albert Faure, de Terrasson.

DANS LA PLUS GRANDE BRETAGNE.

A Guiclan (Finistère), Jean Saout a épousé le 5 février, Marcelle Urien de la même paroisse.

Les deux jeunes époux sont venus quelques jours après s'établir en Dordogne à Sourzac, au village de Rozelou, près de leurs beau-frère et sœur Maurice Simon et Augustine Urien, fermiers dans le même village.

Le 16 février, en l'église de Saint-Brévin-les-Pins (L.-I.), Josette Le Goz a épousé Jacques Baillon, ingénieur des P.T.T.

EN CHARENTE.

Anna Gurgueniat, née à Arzol, d'Hervé et de Marguerite Le Drouff et habitant Puymanjou, a épousé Moïse Jude le 10 novembre, à Médillac.

DÉCÈS

EN DORDOGNE.

Le 23 décembre a été enterrée à Sainte-Sabine, M^{me} François Le Gall, décédée à l'âge de 46 ans, à Tourneyroux-en-Rayet. Elle y était venue mourir, pour autant dire, du village de Fongueyrade, commune de Bordechamps. Mais Sainte-Sabine a toujours été l'église de la grande famille Le Gall, originaire de Ploudiry et qui a essaimé entre Villeréal et Beaumont. C'est à l'ombre de ce clocher qu'elle a voulu dormir son dernier sommeil.

Depuis longtemps M^{me} Le Gall s'usait à petit feu, ne vivant que de traitements médicaux. Elle gardait l'espoir qu'une fois quittée la grande ferme de Fongueyrade où la vie était dure, elle pourrait se remettre dans une propriété plus modeste et une vie plus calme. Mais elle était déjà condamnée.

Sentant venir la mort, elle se résigna. Elle fut admirablement préparée au grand voyage par M. le curé de Villeréal qui, vers la fin, venait la voir tous les jours et eut l'occasion plusieurs fois de s'émerveiller de son attitude chrétienne. Les gens du pays furent eux-mêmes frappés de la façon dont la chère Marie-Anne rendit à Dieu sa belle âme après 14 années de souffrances supportées avec toute la foi silencieuse de la Bretonne.

C'est par là qu'elle a porté efficacement témoignage pour le Christ souffrant du cavaire...

Une grande foule vint le 23 décembre témoigner sa sympathie à la famille Le Gall et prier pour le repos de l'âme de la défunte.

EN LOT-ET-GARONNE.

Le 10 décembre, mourait à Monbahus, Pierre-Marie-Albert Dieulengard, originaire de Plouanat (Côtes-du-Nord). Il habitait le Revel depuis 23 ans. Il ne quitta sa ferme que pour les cliniques de Villeneuve et d'Agen, et ce n'est que pour mourir qu'il revint à sa maison du bourg, dont il n'avait pas encore, pour ainsi dire, profité.

Il avait eu le temps de bien se préparer à la mort et c'est muni de tous ses Sacrements qu'il est parti vers Dieu.

L'enterrement eut lieu le 12 décembre au cimetière paroissial.

Le 28 janvier, mourait à la Blunie-d'Agnac, Pauline Jaffres à l'âge de 46 ans, originaire de Lampaul-Guimiliau. Elle était l'aînée de 12 enfants, la sœur de trois prêtres et d'un grand séminariste.

Dans la famille, elle fut toujours la vraie sœur aînée, active, dévouée à toutes les tâches, ne calculant pas assez parfois avec sa santé, portée qu'elle était toujours à aller jusqu'au bout de ses forces. C'est par là qu'elle a abrégé une carrière qui ne fut pas exempte d'épreuves.

Elle fut enterrée à Agnac le 30 décembre. La moitié de la foule put à peine tenir dans l'église. Voir mourir à certains âges, frappe l'esprit de toute une population et la grande famille des Jaffres a su s'attirer tant de sympathie dans la région d'Eymet depuis bientôt trente ans qu'elle y est établie, que son deuil ne pouvait être que douloureusement ressenti dans tout le quartier.

La cérémonie funèbre était présidée par M. le curé d'Agnac, M. l'abbé Donniou, archiprêtre de Lauzun, représentait la colonie et les nombreux Bretons empêchés. On notait aussi au cœur, M. le Vicaire d'Eymet et l'un des abbés de la communauté sacerdotale de La Coquille où le plus jeune des abbés Jaffres Denis, fait son stage d'apostolat. Tous avaient tenu à témoigner à la famille Jaffres et aux quatre fils qu'elle a donnés à Dieu, la part qu'ils prenaient à leur peine et à leur deuil.

Le jeudi 6 mars, mourait à Caba-

ne-Villeteau, Jean-Marie Boustouler, originaire de Kerbor, près de Lézardrieux. Il était âgé de 25 ans. Il avait traîné longtemps avant d'être enlevé par une péritonite. L'inondation qui fit beaucoup de ravages à Cabane, ne fut sans doute pas étrangère à sa fin brusquée.

Il fut enterré à Villeteau le samedi 9 mars. La paroisse vint en foule témoigner sa sympathie à la mère si éprouvée et à toute la famille.

EN GIRONDE.

Un écrivain bretonnant du pays de Vannes, M. Robert Le Masson, capitaine de vaisseau, vient de mourir dans notre colonie à l'âge de 52 ans, muni des Sacraments de l'Eglise.

Il collaborait à beaucoup de revues bretonnes. Toutes le regretteront. Il avait un beau talent de plume avec une âme de poète. Il a donné des œuvres remarquables, poèmes, récits. Sa mort est une grande perte pour la littérature bretonne.

Ses obsèques religieuses ont eu lieu le 22 février au Centre de Formation Maritime d'Hourtin, près de Bordeaux.

Il laisse six enfants aux beaux noms celtiques de Yan, Hervé, Yvon, Patrick, Gildas et Annik.

Le mardi 25 février, le Cercle Celtique fit célébrer à l'église Sainte-Eulalie de Bordeaux, un service funèbre pour le repos de son âme.

Ra ziskwizo e peoc'h ene ar Gwir Vreton-ze.

A Layrac, le 8 Mars

Pour la Moisson des Ames

Tout le Séminaire de Layrac, s'est transporté, le 8 mars au matin, à la chapelle du Collège Saint-Caprais-d'Agen, tenu par les Père Assomptionnistes. Monseigneur ROFIE y ordonnait prêtres 19 religieux de la congrégation du Père d'ALZON, sur lesquels 14 hispano-américains et 5 français. Ces 5 français ce sont les Pères :

CALVARIN, de Notre-Dame-de-Kerbonne (diocèse de Quimper) ;

MORVAN, de Spézet (diocèse de Quimper) ;

HARNOA, d'Arway (diocèse de Vannes) ;

LE BULLER, de Grand-Champ (diocèse de Vannes) ;

GAUDIN, de Maserac (diocèse de Nantes).

L'Aumônier des Bretons représentait la Colonie. Il eut le plaisir de rencontrer, après l'ordination, les familles bretonnes de chez nous venues avec les prêtres de leur paroisse, partager la joie et les grâces de leurs enfants.

La Bretagne reste toujours la nation missionnaire et apostolique.

LE TERTRE FEUILLET



L'un des points culminants de la région, du GOMÈNE, près de Loudéac. Chacun admirera les vieilles croix celtiques émergeant à peine de la lande désolée.

Message des Bretons d'Aquitaine à ceux du Canada

De tous côtés, l'on dit et l'on écrit que 2000 Français, la plupart bretons nouvellement arrivés au Canada, sont dans une situation voisine... de la gêne. C'est à cause de cela que l'abbé Mevellec, secrétaire général des Aumôneries bretonnes en France, fut invité après la Journée nationale des Aumôneries d'émigrés le 19 mars à Paris, à lancer à la radio un petit message de réconfort à ses compatriotes du Canada.

Il le fit, le 22 mars, des studios de la rue François I^{er} en donnant comme un motif de confiance la réussite finale des 12.000 paysans bretons d'Aquitaine après des années de travail et d'efforts persévérants.

Abonnements reçus

depuis le 25 Décembre 1951 jusqu'au 31 Mars 1952

ABONNEMENT REÇUS depuis le 25 décembre 1951 jusqu'au 31 mars
EN DORDOGNE :

Perrot père, Le Roux, Veuve Madec, Ollivier, à Azerat — Abbé Bodilis, à La Bachellerie — Abbé Beleyrne, Chanoine Marquay, M^{me} Roides, Abbé Bourgeaut, Francheteau, M^{re} Heimon, Lescure, M^{me} Morvan, Bourriel, Cossec, Jegou, Jaouen, Brun, Godec, Coathalem, à Périgueux — Le Roy, Barbier, à Château-l'Évêque — M^{me} Le Pape, à Tocane-Saint-Apre — Jegard Eugène, à Thénac — Abbé Clavier, à Cendrieux — De La Valette, à Mouleydier — Gorrec, à Brantôme — Dalche, de Desplaness, D^r Classe, Roussel, Pichavant, Herveon, Cochennee, Louarn, Sanseau, Le Gall Yves, Le Gall Albert, Lorec, Le Faou, Bris, Bost, Jeffrenou, Herveou, à Bergerac — Stephan Auguste, à Biras — Derrien, Kergoat, Bronnec Théophile, Bronnec Edouard, Nedelec, Tréguer, De Boutray, à Creysse-Mouleydier — Lejeune, à Puy-de-Fourche — Le Torch, Le Quellec, Flochlay, à Prigonrieux — Le Neun, Rat, Cornut, à Atur — Filet, à Lalinde — Lous-souarn, à Lanouaille — Simon, Chever, à Sourzac — Lochou, à Champcevinel — Héllou, Pustoch, à Notre-Dame-de-Sanilhac — Bertrand, Derrien à Issigeac — Le Moullie, Colliot, Jegat, à Eymet — D^r Pailler, à Antonne — Provost, Tostivint fils, à Saint-Pierre-de-Chignac — Mandin, Chapeyrout-Cornu, à Eglise-Neuve-de-Vergt — Douaron, à Saint-Jean-de-Côle — Pouliquen, Canevet, à Annesse-et-Beaulieu — Chamuel, à Leyrissat — Lavandier, Guillo, à Saint-Méard-de-Gurçon — Le Gall, à Faux — Le Faou, à Lembras — Veuve Richard, à Flaugéac — Lafon, à Montpon — Le Clech, à Limeyrat — Abbé Le Roy, à Saint-Cernin-de-Labarde — Le Menachèze, à Cherval — Le Clech, à La Chapelle-Faucher — Le Guen, à Eyvirat — Borde, à Sainte-Sabine — M^{me} Tostivint, à Ladouze — Séguin, Nedelec, à Montrem — De Pillot, à Saint-Jean-d'Estissac — Abalea, à Terrasson — M^{me} Le Roux, à Molière — Bonaventure, à Saint-Germain-des-Prés — Léon et Rannou, à Campagne-Le-Bugue — Jehanno, au Bugue — Rospars, à Léguihac-de-l'Auche — Le Torch, à Prigonrieux — Rossignol, à Cornille.

EN LOT-ET-GARONNE :

Miossec, à Villefranche-du-Queyrand — Segalen frères et Donniou, à Lalandusse — Laridon, à Tournon-d'Agenais — Tiennat, à Hautevigne — Birabeau, Gachet, Dornic, et Puros, à Duras — Creff Pierre, à Laparade — Berrou, Barbier, Bardou, Le Lièvre, Macouin et Archambeaud, à Lauzun — Jaffre, à Saint-Antoine-de-Ficalba — Gourtay, Le Rest, Vigouroux, Cadic, à Lévigac-de-Guyenne — Brouillard, Houdusse et Briantais, à Monbahus — Louet, Le Gallon et Ollichon, à Marmande — Langlais, Goupil, Fesselier et Stervinou, à Verteuil-d'Agenais — Péron, Falher, Maudir, Brèthes et Bert, à Tonneins — Escudé, à Agen — Autret et Rozo, à Monflanquin — Delidon et Berthou, à Villeneuve-sur-Lot — Branquet, à Laroque-Timbaud — Gaultier et Guillou, à Miramont-de-Guyenne — Juliot et Beaujard, à Monclar-d'Agenais — Le Garrec, à Layrac — Séaille, à Saint-Sylvestre — Daniel Pierre et Josso, à Villeréal — Ferre, à Monpezat — Kermorgant, à Soumensac — Cozio, à Saint-Front — Veuve Blouet, à Seyches — Suignard, à Beaugas — Blin, à Bourgougnague — Veuve Helou, Morvan Père et Morvan fils, à Gontaut — Calvez

à Astafort — Bozec, à Couthures — Bescond, à Thézac — Savatte, à Bruch — Goacolo, à Cocumont — Bernard, à Saint-Aubin — Maisonneuve, à Saint-Geyrand — Ollivier, à Moncassin — Auffret, à Bouglon — Abbé Granec, à Libos — Méal, à Clairac — Coiet et Derrien, à Monteton — J.-P. Jaffres, à Agnac — Salaun et Rault, à Puymielan — Barre, à Marcellus — Le Moal, à Aiguillon — Savatte et Lenepveu, à Port-Sainte-Marie — Roudaut, à Damazan — Roussel, à Castillonès — Lannuzel, à Lafax — Miossec et Suignard, à Cancou.

GIRONDE, TARN-ET-GARONNE, LANDES, CREUSE,

HAUTE-VIENNE, CORREZE, CHARENTE,

CHARENTE-MARITIME, GERS.

Le Lann, à Caudéran — Miossec Marcel, Bonneau, Moreau, Hervé Soizig, Gaudin, Le Bal'h, K. Serhos, Mons, Ménard, à Bordeaux — Ferrec, à Targon — Despas, Bécam, Renaud, à Saint-Médard-de-Guizières — Lemarchand, à Pujols — Scoarnec, à Arcachon — Guillou, à Saint-Amand-du-Pech — Mervan à Bourniel — Le Giheuh, à Baxaintes — Lalouet, à Lalayrac — Postic, à Brive — Bodilis, à Dampniat — Jamier, à Mansac — Bodilis Michel, à Malmort — Faure Ronan, à Angoulême — Tymen, à Theirabier — Gouzien, à Villebois-Lavalette — Pradig, à Pont-l'Abbé-d'Arnaut — Le Blevennec, à Chatellaillon — Gobin, à Sonsac — Viel et Doro, à Aubiet — M^{me} Veuve Breton, à Auch — Evenas Aimé et Boblet Aimé, à Gimont — Coroller, à la Romieu — Ménager, Cleverd et Charreteur, à Miradoux — Chantrel, à Montaut-les-Crénaux — Betin, à Réjaumont — Stephan Albert, à Rochefort-sur-Mer — Kerneis, à Condom.

DANS LE FINISTERE :

Abbé Le Berre, à Pont-Croix — Le Goff Yves, à Gouezec — Supérieur des Missionnaires à Guipavas — Ch. Mévellec, à Coray — Chanoine Fave, Chaplain et Guivarch, à Saint-Pol-de-Léon — Chanoine Foll, à Piabennec — M^{me} Brenjel, à Chateaufort-du-Faou — Abbé Nédellec, à Sainte-Marine — Chanoine Coadou, à Lesneven — Kaigre, à Landunvez — Chanoine Pondaven, Abbé Nédellec, Abbé Falc'hun, à Quimper — Abbé Guillerrou, à Plonevez-du-Faou — Abbé Poupon, à Bric-de-l'Odet — Abbé Le Gall, à Saint-Thégonnec — Georgelin, à Landivisiau — De Saint Juan, à Plonevez — Riou, à Landudec — Calvez Jean, à Saint-Jean-Trolimon.

DANS LES AUTRES DEPARTEMENTS :

Bécam, M^{me} Tolila, Croissant, Quellenec, M^{me} Champs et Rodalec, à Paris — Mère Saint Maurice, à Moncontour — Francis Even, à Tréguier — Le Gall, à Perros-Guirec — Floch, Plestin-le-Grèves — Bizien, à Gallac-de-Bretagne — Le Moal, à Guingamp — Le Quintec et Le Deu, à Toulouse — Le Minor et D^r Rousseau, à Nantes — Toupin, à Paimbeuf — Le Lièvre, à Héric — Kergoat, à Nantes — Courdent, à Tourcoing — Le Du, à Le Palais — Monseigneur Quelven, à Sainte-Anne-d'Auray — M. l'Abbé Mary, Bedin et fils, à Febvotte-Tours — Abbé Hervé à Ros-sur-Couesmon — D^r Laurent, à Toulon — M^{me} la Supérieure des Filles du Saint-Esprit, à Saint-Rémy-sur-Avre — Abbé Bleuven, à Orgeville — Mélec, à Provins — Bourcheix, à Château-Gonthier — Le Quéré, à Casablanca.

FÊTES ET RÉUNIONS

du Printemps et de l'Été

DIMANCHE DES RAMEAUX.

Pâques des Bretons à Goûts.
Messes à 8 h. 1/2 et 10 h. 1/2.
Vêpres, à 3 heures.

LUNDI DE PAQUES — PERIGUEUX.

Eglise de la Cité : Grand Pardon régional des Bretons.
10 h. 1/4, grand'messe par M. l'Abbé Y. LE ROY, Administrateur de Bougnagues, de N.-D. de Kerbonne.
Allocation par Son Excellence Mgr LOUIS.
Pendant la cérémonie, Monseigneur bénira la nouvelle bannière de Saint Yves qui sera portée le 3 août à Tréguier même pour la Grande Journée de l'Emigration.
12 h., repas en commun à l'Hôtel Passerieux (300 fr. vin non compris).
14 h. 45, MAGNIFICAT.
Procession.
Salut du Saint Sacrement
Baiser des reliques de Sainte Anne.
16 heures, au Patronage Saint-Jean, films sur la Bretagne, les Pardons, le B. Brug de Sainte Anne, etc..., présentés par un des Pères bretonnant de l'Abbaye de Solignac.
Cette séance se fera sous le signe du Bleun-Brug et sera une réunion d'amitié bretonne.

DIMANCHE DE QUASIMODO,

20 AVRIL, à LAUZUN, Maison Familiale.

14 h. 30, réunion des stagiaires bretons de la région, par l'Abbé MEVELLEC.

DIMANCHE 4 MAI, à AGONAC.

Journée de secteur pour les Bretons.
11 heures, messe; Allocation de l'Aumônier.

DIMANCHE 11 MAI, à BERGERAC.

Fête de Saint Yves pour les Bretons.
9 heures, messe à la chapelle de la Cité Garraud.
Pour l'après-midi, une séance bretonne est à l'étude.

DIMANCHE 18 MAI, à SEYCHES.

7 heures (solaire), messe basse.
10 heures, grand'messe par M. l'Abbé BENOUFF, Sous-Directeur des Œuvres rurales de Rennes. Sermon par le R.P. KERNOA, Supérieur du Séminaire de Layrac.
12 heures, repas en commun sur inscription (300 fr.).
14 h. 35, Salut. Allocation de M. l'Abbé BENOUFF.
15 h. 45, Patronage Saint-Jean : Projection de films sur la Bretagne. (Réunion d'amitié sous le signe du Bleun-Brug de Tréguier.)

JEUDI DE L'ASCENSION, 22 MAI,

Fête des Bretons à MONCLAR-D'AGENAIS.
11 heures, messe. Allocation de M. l'Abbé BENOUFF.

DIMANCHE 25 MAI : Journée régionale des Bretons.

A Notre-Dame de Peyragude, Penne-d'Agenais.
11 heures, grand'messe avec la participation de la chorale des Pères de Layrac. Allocation de M. l'Abbé BENOUFF.
12 heures, repas en commun au panier, à la Maison des Œuvres où une Bretonne fournira la soupe et le café pour une modique somme.
Après Vêpres, procession derrière la nouvelle bannière de Saint Yves.

DIMANCHE 28 JUIN, Journée à Bretonie, à Luhersac (Saint-Cernin-de-Duras).

10 heures (solaire), grand'messe. Allocution de l'Aumônier.
15 heures, vêpres et réunion bretonne.

*
**

— FETES EN PREPARATION —

Le dimanche 8 juin, à N.-D. de Cahusac, en Gimont (Gers) :

Grand rassemblement des Bretons du Gers et du pays de Lomagne, en Tarn-et-Garonne.

M. l'Abbé BENOUFF accompagnera l'Aumônier des Bretons et parlera aux Emigrés

Le dimanche 6 juillet, à Guérin :

Réunion traditionnelle des Bretons du secteur.

Messes à 8 heures et 10 heures (solaire).

Vêpres à 14 h. 30.

EN DERNIÈRE HEURE

Nous apprenons, au moment de mettre sous presse, la mort de Louis Jehannot, âgé de 63 ans, habitant Le Bugue, et originaire de Mellerand, diocèse de Vannes. Il a été enlevé brusquement, le 28 février, par une crise cardiaque. Il fut enterré le lendemain au cimetière paroissial.

ACTION DE GRACES

En remerciant nos lecteurs de la colonie d'Aquitaine du bon accueil fait à nos cartes du Nouvel An, nous demandons aux lecteurs de France de réserver le même accueil à la même discrète invitation, si du moins ils ne sont pas encore en règle.

Les Grandes Journées de Lourdes (25-27 Avril)

Le Conseil National de la J. A. C. organise à Lourdes, spécialement pour les jeunes ruraux du Midi, Sud-Ouest et Centre de la France, de grandes journées les 25-26 et 27 Avril.

Nous en avons beaucoup entendu parler dans notre tournée de février. Les jeunes Bretons et Bretonnes s'y préparent et ils seront certainement nombreux à Lourdes ces jours là. Qu'on se le dise !

Le Gérant: F. MÉVELLEC

IMPR. PÉRIGOURDINE, PL. FRANCOVILLE, PÉRIGUEUX